

# Le manoir de Couesme

**Juillet 2012 - P158 – Entre deux mondes**

*Je vous propose de vous associer par l'écriture à l'exposition « entre deux mondes » organisée par le Manoir de Couesme.*

*Vos textes seront lus au cours des manifestations prévues à l'occasion de l'expo et mis à disposition des visiteurs.*



*Sous forme de nouvelle, ils devront avoir obligatoirement pour décor le manoir en question que vous pourrez découvrir sur le site en tapant « Manoir de Couesme » dans Google.*

*Vous pouvez, si cela vous inspire, faire entrer dans votre histoire, les fameux «chevaux bleus» de l'expo (voir photo ci-dessus)*

*Vous pouvez aussi jouer avec le titre de l'expo : « entre deux mondes ».*

*A vous de libérer votre plume et votre imagination, en « presque toute liberté »*

Agnès – Dans les nuages de Couesme

Christiane – Rendez-vous au manoir

Christiane – Une dernière virée au manoir

Cloclo – Les chevaux bleus

Danièle – La noce à tout prix

Danièle – Les affres d'une servante

Danièle – Morale douteuse

Danièle – Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?

Danièle – Une visite importune au manoir

Ethan – Entre deux mondes

Ethan – Hommage posthume anticipé au sculpteur BAP

Joëlle – Marie de Dieu

Kanga – Charles entre deux mondes

Ludmilla – Royal Bluebird

Mireille – Entre deux mondes au manoir de Couesme

Nadia – Exil, suivi de Nuit fantasmagorique

Rivka – Avant, pendant, après

Roseline – Vision de chevaux bleus

## *Agnès - Dans les nuages de Couesme...*

- Gillou, viens voir !

- Nan !

- Gillou, viens voir !

- Je lis Spirou ! Fiches-moi la paix !

- Allez ! Bouge tes fesses de ce sofa pourri !

- Arrêtes de me tirer par le poignet ! Arrêtes, tu me fais mal ! Je veux pas aller dehors. Il pleut toujours.

- Nan ! Il fait beau cet aprême ! Il y a des nuages gros comme des barbes à papa ! Je voudrais les manger. Pas toi ?

- Nan !

- Aïe ! Je suis tombée. T'es content. J'ai mal à la fesse droite. Je vais avoir un bleu. Je vais le dire à Papi.

- J'ai peur ! Je tremble !!! Mais vas-y ! Au moins, j'aurai la paix !

- Ah ! C'est comme ça ! Très bien, je reste. Y a un nuage au-dessus de la fenêtre à meneaux. J'sais pas qui s'est ce Meneau, j'ai pas compris ce qu'a dit Papi. Le nuage est là dans l'angle droit. On dirait la moto de tonton Pierre-Louis ! Tu sais celle de James Dean, comme il dit ! Tu sais la même que celle dans le film qu'on est allé voir jeudi au Mans ? Tu sais ?

- Nan ! T'es sourde ou tu comprends rien comme d'hab, je lis, là !

- Si tu sais ! Tiens, l'autre au-dessus de la balançoire et des hortensias, on dirait l'éléphant en peluche de Lili. Celui qu'elle a eu à Noël dernier. Offert par sa marraine, Elise. Celle qui a de la barbe qui pique et des lunettes triples foyers. La mocheté !!! Elle fait peur, on dirait une ogresse.

- T'es un vrai moulin à paroles, hein. J'ai perdu ma ligne. Tu peux pas te taire des fois ! Le silence, tu peux pas toi. Faut toujours que tu parles, pour rien dire, mais tu parles. Comme l'autre jour, dans la 4L de Papi qui nous ramenait de la gare de Mamers à ce manoir en ruine, couvert de ronces, où on se pèle, mais que Papi retape. Ouais, les supers vacances en perspective !!! Je suis enthousiaste ! Eh bien dans cette bagnole, aux fauteuils défoncés par les matériaux de reconstruction, pleine de poussière de ciment, tu nous as sorti une bêtise plus grosse que toi. T'as battu un record, plus fort que « Modeste et Pompon ». « Tiens, je savais pas que les vaches ça faisait pipi comme ça. Debout ! ». T'es moitié débile quand tu t'y

mets. Et là, tu me cours sur le haricot avec tes nuages en formes de... Bouffonne, t'es qu'une bouffonne cucul, tiens !

- T'es jamais gentil, Gillou, jamais. Tu ne t'amuses jamais. Tout est toujours moche ou sale avec toi ! C'est fatigant. Et tu cries tout le temps. Papi va t'entendre ! Il va encore nous gronder.

- Et alors ! T'as les pétoches ou quoi ? Pas très courageuse l'héroïne de BD ! Elle préfère passer son temps à rêver ! A regarder avec un air ahuri et nigaud les nuages !

- Moi, je regarde les nuages, et alors ! Moi, je regarde les arcs-en-ciel, et alors ! Moi, je m'envole comme le papillon, la coccinelle, vers le ciel ! Et alors !!!!

- Tu me gaves ! Je vais faire un tour avec ma bécane. T'as qu'à dire aux grands-parents que je rentrerai pour dîner. Et tu ne me suis pas. T'entends !

- Nan ! J'entends pas ! Je t'écoute pas ! T'es niais ! Comme à l'école, d'ailleurs ! Le hanneton du poème, le garçon qui regarde par la fenêtre, ça te dépasse, toi ! Espèce de sale petit matheux comme t'a dit Cachou de colère il y a 10 jours ! T'as bien attrapé la bosse a-t-elle ajouté de rage ! Eh bien moi, je te dis que sur ton cou a poussé une tête grosse comme un ballon ! Un ballon plein d'air ! T'as jamais vu des chevaux bleus. Parce que tu peux pas même les imaginer. Tu connais que les baudets du Poitou sans te rendre compte que ce sont des ânes et pas des chevaux. Moi, je les vois, là dans les nuages. Ceux gonflés d'orage près à crever sur ta tête d'œuf !

- D'œuf, toi-même ! Espèce de Kéké !

- Tête d'œuf dur même ! Dur comme la pierre ! Dur comme ton cœur ! Barbe bleue en culotte courte ! Qui lit des histoires de bébé !

- Aspic ! Venin qui pue ! Tes nuages c'est que de l'eau. Des gouttes d'eau, comme celles qui tombent par le plafond moisi à tel point que tu embaumes le rance, la charogne.

- Et bien moi dans la tâche, je vois des cheveux bruns, longs et doux. Des yeux verts en amande. Des lèvres se pressant pour m'embrasser. Je vois le visage de Maman. T'es qu'un blaireau, et un gros !

- Moufette, mauviette, pauvre pépette ! Une sale petite nénéte !

- Ca suffit ! Cela fait dix minutes que vous vous agacez l'un l'autre. Gillou, prends ton vélo comme t'as dit tout à l'heure et vas rejoindre tes copains à Ancinnes. Cela te dépensera un peu. S'il pleut, vous reviendrez ici, dans les dépendances. Vous jouerez au palet ou au baby-foot. A ce que vous voudrez, d'ailleurs. Quant à toi, Fanou, ma petite Fanou la rêveuse, redescends sur terre. Vas à la cuisine rejoindre Lucienne et Lison, elles t'attendent pour préparer une tarte avec les mûres que vous avez ramassées hier dans la forêt de Perseigne. Ta sœur et toi aimez tant cette tarte à vous en faire des moustaches. Mais surtout, je ne veux plus vous entendre.

## *Christiane - Rendez-vous au manoir*

Il était déjà quinze heures. Olympe avait consacré son temps, depuis le matin, à superviser les tâches domestiques hebdomadaires. Cette journée d'août avait été étouffante. Elle éprouvait le besoin de s'aérer et de se fatiguer physiquement. Elle décida de marcher jusqu'à Bourg Le Roi. C'était une façon de joindre l'utile à l'agréable. Elle en profiterait pour passer chez le boulanger et le boucher afin de régler les factures.

Elle se changea et troqua sa jupe contre une petite robe sans manches imprimée de délicates fleurs bleues. Devant son miroir, elle arrangea ses boucles brunes, passa sur ses lèvres le bâton de rouge qu'elle n'utilisait que rarement, par souci d'économie, posa sur sa chevelure un chapeau de paille, puis, satisfaite de son image, descendit allègrement le grand escalier qui menait dans le hall.

Elle empoigna le panier d'osier qui trônait sur la desserte du hall, glissa sur son épaule un sac à bandoulière, marcha jusqu'à la bibliothèque où sa grand-mère, Victoria, confortablement installée dans un fauteuil, lisait le journal local.

- Je vais à Bourg Le Roi, grand-mère. A tout à l'heure !

- Sois prudente ma fille...

Olympe sourit à l'écoute de la mise en garde. Elle n'était quand même plus une petite fille. A trente cinq ans, elle était toujours célibataire. Elle avait pourtant été maintes fois courtisée par des prétendants de la région, tous plus séduisants les uns que les autres par leur situation. Mais aucun n'avait conquis la jolie héritière de Couesme. Les aléas de la vie l'avaient fait remettre souvent ses envies de convoler : le décès de ses parents, la charge de la propriété, sa grand-mère sur laquelle elle veillait. De bonnes ou mauvaises raisons...

Olympe avait mûri doucement, se préservant pour celui qui saurait la convaincre et qui partagerait avec elle l'envie de vieillir au manoir. Il ne s'était pas encore présenté mais elle savait qu'il viendrait tôt ou tard.

Cet été étouffant exacerbait ses pensées et ses envies. En cheminant, elle goûtait tous les parfums de la nature environnante. Elle croisa des fermiers qui travaillaient leurs terres, les salua, échangea quelques mots sur les dernières nouvelles.

Elle arriva au bourg à l'heure où résonnaient les cris des enfants qui jouaient dans la cour de la communale. Olympe passa chez les commerçants régler ses factures et s'attarda chez

l'épicier pour passer une commande réduite du fait des restrictions. Puis, elle décida de s'asseoir à la terrasse du café pour y déguster un verre de limonade sous les tilleuls.

Soudain, un bruit terrible de moteur couvrit tous les autres. Les villageois présents sur la place et dans la rue stoppèrent net leur activité, effrayés, tétanisés.

C'est alors que les chars firent leur entrée par le haut de la rue principale. Personne ne bougea, tous semblèrent enracinés dans le bitume. Le verre de limonade, ébranlé par les secousses des chenilles des engins, alla se briser sur le sol, éclaboussant les espadrilles d'Olympe.

Un seul char stoppa sur la place. Un homme en descendit. Il semblait épuisé et prit place sur une chaise à la terrasse du café. Dans la rue, les villageois rassurés par la nationalité de l'escadrille se précipitaient sur les soldats français. Tous voulaient leur serrer la main, les embrasser, les toucher.

Olympe n'avait d'yeux que pour cet homme qui, une fois désaltéré, continua à donner ses ordres par radio. Comme il lui était beau, majestueux, désirable... Rien ne paraissait le distraire de sa mission. Tout en parlant dans le combiné, il se tourna vers Olympe. Il accrocha le regard de cette jolie femme et ne put s'en détacher. Quand il eut terminé sa conversation, il se leva et la rejoignit.

- J'ai bien peur que nos chars soient à l'origine de la chute de votre verre. Permettez-moi de vous en offrir un autre.

Olympe ne put qu'hocher la tête en guise d'assentiment. Dans la liesse générale, la complicité du couple passa inaperçue. Pour éviter le regard de l'homme, Olympe, chavirée, tourna la tête et aperçut le boulanger qui grimpa sur un char baptisé Brive La Gaillarde.

- Conseillez-moi dit l'homme : je cherche un abri pour la nuit.

- Vous ne trouverez rien ici, dit-elle

- C'est ennuyeux...

- Je peux vous offrir le gîte et le couvert au manoir proposa Olympe

- Le manoir ?

- Le manoir de Couesme...

- J'accepte avec plaisir Mademoiselle ...?

- Olympe

- Quel joli prénom !

- Et quel est votre nom ?

- Maréchal Philippe LECLER

Ebahie, Olympe ne put que bredouiller :

- Je vais rentrer maintenant et donner des ordres en conséquence...

- A tout à l'heure Olympe.

Olympe n'en revenait pas de son audace. Elle s'enfuyait, grisée par son aplomb. Comment allait-elle justifier sa décision auprès de sa grand-mère ? Peu lui importait, seul comptait pour elle la présence de cet homme ce soir au manoir. Elle savait qu'elle n'en profiterait qu'une seule nuit. C'était cela l'important, rien d'autre.

Elle arriva en nage au manoir et retrouva sa grand-mère qui se promenait dans le parc.

- Et bien ma chérie, te voilà toute rosie et transpirante, les yeux brillants...Aurais-tu rencontré le prince charmant ?

- Grand-mère, nous aurons un invité de marque ce soir à dîner...lâcha Olympe pour couper court au bavardage de la vieille femme.

- Mon Dieu, quel grand homme a croisé ton chemin ? D'ailleurs, y-a-t-il encore de grands hommes dans notre beau pays ...

- Il s'agit du Général Philippe LECLER.

Et elle conta les évènements vécus à Bourg Le Roi, tout en remontant l'allée au bras de son aïeule. Victoria était toute excitée. Cet homme, elle le rencontrait souvent dans les pages du journal au travers du récit de ses victoires et de son avancée victorieuse.

- Ma chérie, il faut donner des ordres en cuisine sans tarder. Un tel hôte doit être servi avec tous les égards dus à sa personne.

- Oui, grand-mère. Mais il y a autre chose...

- Quoi donc ?

- Et bien notre grand homme dormira aussi au manoir. Je lui ai menti en lui disant qu'il ne trouverait aucun autre endroit où passer la nuit.

- Tu n'as pas tout à fait menti, Couesme est le seul endroit digne du Général !

Olympe fut agréablement surprise de la réaction de sa grand-mère. Elles étaient rentrées dans le hall et Victoria, qui avait décidé de reprendre, à l'occasion, les rennes de l'intendance, trottina jusqu'à la cuisine où officiait Maria. Olympe grimpa jusqu'à sa chambre pour choisir la tenue qui serait la plus appropriée pour la soirée.

Une effervescence naquit alors dans le manoir qui depuis quatre ans avait vécu au ralenti.

A vingt heures, une jeep déposa le Général devant la grille du domaine. Il parcourut sans hâte le chemin jusqu'à la porte d'entrée qui s'ouvrit sur Victoria. Il huma avec délice les effluves qui s'échappaient de la cuisine.

Les présentations faites, Victoria, la main posée sur le bras du militaire, guida son hôte jusqu'au salon où Olympe était installée. Leurs regards se croisèrent, mais en homme distingué, le Général continua à deviser avec Victoria. On servit du champagne en apéritif dont les bulles humidifièrent les yeux d'Olympe. La conversation s'installa, paisible, puis tous trois prirent place à la table qui avait été dressée avec la plus jolie vaisselle du manoir.

Le repas, simple mais succulent, ravit les palais et apaisa l'appétit du Général qui n'avait pas goûté de mets aussi délicieux depuis bien longtemps.

Après le café suivi d'un vieux cognac, Victoria prit congé. A son âge, elle ne veillait plus guère. Le Général la remercia de son hospitalité. Olympe, comme chaque soir, accompagna sa grand-mère jusqu'à sa chambre. Puis elle fit un détour par sa chambre afin de vérifier sa coiffure et peindre légèrement ses lèvres de rose. Le Général dégustait son cognac, il pouvait donc patienter quelques minutes.

Quand elle redescendit au salon, Philippe se tenait devant la porte fenêtre ouverte sur le parc. Elle s'arrêta pour l'observer. Il semblait apprécier la douceur de cette soirée. Elle prit conscience qu'il ne devait pas souvent observer le ciel et les étoiles depuis qu'il avait entamé sa chasse à l'occupant.

- Un autre cognac Général ?

- Philippe, si vous le voulez bien... Avec plaisir, mais auparavant, une promenade avec vous dans ce magnifique parc me dégourdirait un peu les jambes. Vous m'avez offert ce soir un dîner de roi auquel je ne suis plus habitué.



Tout en parlant, il s'était rapproché d'Olympe et lui tendit son bras auquel elle s'accrocha. Ils sortirent par la porte fenêtre, descendirent le petit escalier de pierre qui desservait la terrasse, puis se dirigèrent vers les jardins. L'air était particulièrement exquis et les parfums nocturnes exacerbèrent leur désir. Plus aucune parole ne franchit leurs lèvres. Ils allaient doucement, la main d'Olympe avait rejoint celle de Philippe, naturellement.

Alors, la guerre n'exista plus pour ce vaillant soldat. Il s'empêcha de penser à celle qui l'attendait, ailleurs. Les vibrations du corps d'Olympe lui paraissaient, à ce moment, bien plus intenses que les mots d'amour de sa femme jetés sur le papier de ses lettres. Que Dieu me pardonne, pensa-t-il lorsqu'ils prirent place sur le banc de pierre près du verger.

Quand ses lèvres effleurèrent celles d'Olympe, il n'entendit pas le cri lugubre d'une chouette, au loin, qui semblait répondre à sa prière. Olympe se mit à flotter dans un bain de coton. Les caresses de Philippe se précisèrent. Elle l'entraîna alors et ils rejoignirent le manoir. La montée de l'escalier jusqu'à la chambre de la jeune femme se fit dans le plus grand silence. Fort heureusement, la chambre de Victoria était située dans l'aile opposée.

Ce fut une nuit d'amour comme l'avait toujours espérée Olympe. Intense, douce et violente à la fois. Une nuit qu'on ne vit qu'une seule fois. Inoubliable. Aucune promesse ne fut prononcée. Ni le remord ni le regret ne vinrent entacher cette nuit unique. Demain, pour chacun, la vie reprendrait son cours.

## *Christiane - Une dernière virée au manoir*

Cette nuit encore, il irait rôder dans les pièces du manoir. Le vent était son meilleur allié pour ses virées nocturnes. Il faisait battre les volets de bois, grincer la chaîne du puits, craquer les branches des arbres qui se tordaient sous sa puissance, activer le feu dans la cheminée du salon principal. Tous ces bruits n'alarmaient plus les habitants du manoir et couvraient ceux qu'il aurait pu faire.

Les hommes étaient acagnardés autour de l'âtre, leurs mains lovées autour d'une tasse de tilleul pour les réchauffer. Repus de leur dîner, fatigués de leur journée de chasse, ils ne songeaient qu'à se délasser devant un feu réconfortant, béats et jouissant de cette dernière douceur du jour, avec, dans leurs yeux, les reflets rouges et jaunes des flammes, les pieds à l'aise dans des charentaises. Les paroles rares faisaient parfois sursauter ceux qui commençaient à céder à l'appel du sommeil.

Il les avait souvent observés à leur insu, eux qui se sentaient à l'abri et qui n'auraient jamais pu imaginer qu'un visiteur nocturne puisse s'inviter sans bristol, d'autant que toutes les portes avaient été verrouillées dès dix neuf heures. Mais lui, il n'avait pas besoin de bristol. Il entraît quand il le voulait et certainement pas par la porte. Son bristol c'était le vieux puits qui renfermait en son milieu l'entrée d'une galerie menant dans les caves du manoir. Il s'y était aventuré, quelques années auparavant en utilisant le seau de bois. Arrivé à mi-hauteur du puits, il avait découvert ce passage secret et n'avait eu de cesse de le parcourir jusqu'à trouver où il menait.

La bâtisse, il la connaissait donc bien. Autant sinon mieux que leur propriétaire. Il avait eu largement le temps d'explorer le territoire. Il s'était même perdu quelquefois et n'avait dû son salut qu'à son sens inné de l'orientation. Ah, il en avait vécu des moments riches en émotion, en peur et en autosatisfaction. Après chaque erreur, il refaisait le chemin pour s'imprégner des pièges, tracer des repères car y rentrer était une chose mais en sortir garantissait sa fuite.

Une fois dans les lieux, il lui fallait ruser pour échapper à la vue des servantes qui trottaient entre la cuisine et la salle à manger et prodiguaient maintes courbettes serviles. Le ballet durait bien plus d'une heure. Les voir s'empiffrer nourrissait sa haine et le confortait dans son impertinence de violer l'intimité de ces seigneurs.

Pas un chien de la meute ne réagissait. Il avait pris le temps de les amadouer par maintes paroles et caresses, s'assurant ainsi de leur silence quand il divaguait dans la propriété. Les

bêtes prêtaient une oreille dès qu'elles le sentaient, puis, rassurées, replongeaient dans leur sommeil.

Ces soirs de tempête, grisé par son audace et affamé par sa course, tout lui semblait possible. Une fois dans les lieux, quand il savait les servantes occupées dans la souillarde, sans bruit il s'aventurait dans la cuisine et s'emparait d'une cuisse de poulet grillé, parfois d'une pomme ou d'un quignon de pain blanc. Il s'amusait de ce chapardage qui laissait dubitative la vieille Sidonie à qui il ne fallait pas en raconter. Bien campée sur ses jambes, les mains sur ses fortes hanches, il la voyait qui détaillait le plat de poulet auquel il manquait un morceau. Elle se frottait alors le menton et passait sa colère sur Rose qu'elle traitait de voleuse. Pauvre Rose, innocente mais rusée. Lorsque l'orage des explications était passé, bien à l'abri au fond de la cuisine chichement éclairée, il dévorait la viande du pilon qu'il abandonnait ensuite sur la table avant de rejoindre incognito une autre cachette dans laquelle il dégustait la pomme dont-il posait le trognon sur la tablette du guéridon du couloir principal.

L'estomac rempli, il pouvait alors écouter les discussions qui emplissaient la salle à manger ponctuées par les rires sonores des hommes affamés eux-aussi par leur journée au grand à air à chevaucher à travers la campagne et les forêts. Seul le tintement du cristal des verres donnait de la noblesse à cette réunion masculine.

Il observait la main du maître qui s'oubliait sur le fessier de Rose et la fierté que celle-ci en retirait. Pauvre Rose qui s'épanouissait sous la chaleur de ces doigts et qui ne savait pas encore que cette tiédeur allait la faner bien plus vite que les rayons du soleil !

Il en savait quelque chose, lui, né de cette empreinte laissée sur les hanches d'une fleur bien plus jolie que cette Rose. Servante au manoir, sa mère avait subi la contrainte de cet homme et, une fois grosse, elle avait été chassée d'une chiquenaude. Jamais elle ne s'était remise de cette honte. Lui, il connaissait toutes ses failles et les séismes qui les avaient provoquées. Il était là pour laver l'affront.

Hier, sa mère avait rendu l'âme et, au pied de son lit, il avait fait le serment de la venger.

Ce qu'il avait vu ce soir, comme beaucoup d'autres soirs, le conforta dans sa décision. Il ne laisserait pas l'opportunité à cet homme de continuer à ensemençer sans impunité.

Il grimpa l'escalier qui menait à l'étage et se dirigea vers la chambre du maître.

Au-dessus du lit trônait le blason Brabant d'or au lion d'azur armé et lampassé de gueule. Ce soir, le lion allait connaître la morsure fatale. Le lit était prêt pour la nuit. Il ouvrit sa gibecière et en extirpa une boîte dont-il vida le contenu dans les draps : une vipère aspic tout endormie mais qui n'allait pas supporter qu'on perturbe son sommeil.

## Cloco - Les chevaux bleus

« Brabant d'or au lion d'azur et lampassé de gueule », voici le blason de cette noble famille qui m'a possédée pendant tant et tant de siècles. J'ai changé de figure, de dimensions, d'aspect, d'occupation, rehaussé, transformé au cours des siècles, je n'ai pas pour autant perdu mon âme, je suis et serai toujours le témoin et le passeur d'une vie lointaine où tant d'hommes et de femmes illustres m'ont habité, je citerai de mémoire Guillaume, puis Hasegault, et surtout Charles qui m'héritera en 1513. Et me fit l'affront d'aller mourir dans un autre château ...après avoir échappé plusieurs fois à la mort. C'est lui qui eut la bonne idée de me transformer en vraie maison d'habitation, au lieu de l'espèce de « manoir-hall » que j'étais auparavant. Mais ses successeurs me trouvant trop modestes, ils me désertèrent pour des habitats plus cossus, et des châteaux plus prestigieux.

Jeanne de Couesme fut ma dernière habitante du nom. Jusqu'en 1659, j'abritai encore sa descendante puis fut revendue à d'autres familles. Je ressentis alors la nostalgie violente des douces années passées à recevoir le roi François, je fus successivement relais de chasse, et plus prosaïquement bâtiment agricole. Bref, que d'histoires pourrais-je raconter pendant des siècles d'agitation, de guerres, de rivalités, d'alliances et de mésalliances. Aujourd'hui, enfin, je jouis d'une retraite paisible, transformé en lieu d'exposition, visité par des gens curieux, avides de culture, d'histoire et d'originalité.

Figurez-vous qu'à présent, mon écurie est habitée par... des chevaux bleus sans tête ni *pattes* ni queue, qui paraissent flotter dans l'air comme par enchantement. A part quelques-uns, les visiteurs n'ont pas trop l'air de s'en inquiéter !

*Des chevaux bleus, comme c'est étrange*, disent tout de même certains, épris de normalité et de haut conformisme. Les enfants rient à gorge déployée. *Comme ça*, dit l'un d'eux, *ça évitera les coups de sabots par derrière !* Un petit interroge sa mère : *comment ils vont faire maintenant pour sauter les obstacles ?* Un ancien éleveur de chevaux des haras du Pin à la retraite hausse les épaules : *c'est bien ça les artistes, ils sont tous un peu maboules !* Un esthète de l'art propose de jumeler le troupeau avec le mouvement du « cavalier bleu », groupe expressionniste allemand du début du siècle dernier. *Ca ferait une jolie monture, en effet*, réplique une vieille dame, apparentée de très loin à Kandinsky par une arrière-grand-tante munichoise !

A cette évocation, me voici alors pris d'un fou-rire de pierre que ne renieraient pas mes ancêtres, mes murs s'écroulent de rire et mes douves se plient en deux. Mes fenêtres à meneaux se fendillent et mes tours se bidonnent. Je prends brusquement des airs penchés façon Pise tout à fait inquiétants. Des profondeurs du puits, rebouché avec le temps, mais encore très visible, semblent sortir des rumeurs lointaines, angoissantes, des espèces de

ricanements d'enfer ou de purgatoire en déroute. On perçoit ensuite, sortis de mes entrailles, comme des martèlements sourds, des bruits de sabots, des hennissements lointains, des voix sinistres et cavernueuses qui se répondent, s'entrecroisent dans un écho troublant, comme si tous mes ancêtres s'étaient mis à parler en même temps.

La foule se bouche les oreilles, les femmes et les enfants hurlent, puis s'enfuient, les plus courageux invoquent l'évêque du Mans, d'autres implorent St-Michel du Tertre, ceux qui la connaissent par cœur récitent la prière des Chevaux, bref, c'est la panique au manoir. *Allons plutôt dehors voir l'exposition d'ardoises*, propose un père de famille, qui a su garder son sang-froid et possède un sens aigu du devoir.

Les voix se sont enfin tues, tout est redevenu calme et paisible, les visiteurs poursuivent leur visite sans incident et rentreront ce soir avec des souvenirs plein la tête, des images de chevaux bleus portant sur leur dos des cavaliers bleus assortis à leur monture, munis de heaumes et d'épées, en route pour des croisades imaginaires, sous le beau soleil du Haut Maine, lequel, en jouant sur les ardoises exposées dans le parc, leur confère un reflet bleuté tout à fait exceptionnel...

Les plus doués iront enfin s'exercer à cet art sur des monotypes, guidés par l'artiste en personne, à l'espace de l'atelier-dessin.

## *Danièle - La noce à tout prix*

- Le manoir de Couesme ? T'as fumé, ma parole ? Tu ne verrais pas voler des chevaux bleus par hasard ?

- Non, je t'assure, elle mérite bien ça, elle est si merveilleuse, si tu savais.

- Pour le peu que j'en connais, effectivement, elle n'est pas mal, mais où vas-tu trouver tout ce pognon ?

- Je vais en parler à mes parents et aux siens.

Sitôt dit, sitôt fait. Après cette conversation avec Damien, son meilleur ami et futur témoin, Nathan rentre chez ses parents, dans la Grande-Rue à Alençon, au premier étage d'un bâtiment ancien de style classique, aux balconnets à balustres en fer forgé. Les Bouteloup demeurent dans le quartier piétonnier, la rue est la plus commerçante de la ville. Ils y tiennent un magasin de chaussures.

- Le manoir de Couesme, mais on n'a pas gagné à la loterie, Nathan, tu divagues

- Non, j'ai un peu d'économies.

- Ce n'est pas un peu d'économies qu'il te faut. Ta tenue, le bouquet, les alliances, le traiteur, la déco, et la location du manoir surtout ! On comptait bien t'aider, mais là, cela dépasse nos prévisions.

- Je vais en parler aux parents d'Amélie.

- Ces péquenots ? Tu sembles ignorer la crise paysanne, mon coco !

- Mais Amélie mérite un grand mariage, dont elle se souviendra toute sa vie.

- Ah ! Pour t'occuper d'Amélie, tu t'occupes d'Amélie ! Mais pense que vous n'êtes pas seuls sur terre. Tu as deux sœurs et Amélie un frère.

Nathan passe dans sa chambre, boudeur. Il s'imagine aux côtés de sa tendre et toute nouvelle épouse au centre d'une table nappée de damas blanc, fleurie et parsemée de chandeliers en argent, face à deux longues rangées de tables à l'identique, où seraient assis tous les convives. La grande salle de réception du manoir, embellie de guirlandes de fleurs, sous une charpente apparente à double faîtage, serait idéale pour accueillir la noce et il resterait encore beaucoup d'espace pour laisser place à la danse. Il ouvrirait le bal au bras de sa jolie femme, dans son costume trois pièces en fil à fil gris perle. Et il réserverait la suite de soixante-dix mètres carrés, que l'on atteint par un escalier à vis - enfin seuls, loin du tohu-bohu.

Le lendemain, un samedi, sachant Amélie partie au Mans pour enterrer la vie de jeune fille d'une de ses amies, il en profite pour se rendre dans sa Clio chez ses beaux-parents dans la Sarthe, non loin justement du fameux manoir de Couesme. Devant ses yeux brille le lustre

que confère l'histoire à cette demeure - les fenêtres à meneaux, en ogive, les cheminées, les cloisons de bois. Il ne résiste pas à la tentation d'y faire un saut et de revoir la salle immense, la suite, surtout le lit de 160 et le spa. Ses pensées batifolent déjà au delà des flonflons de la fête.

Il se rappelle soudain le vin d'honneur dont sa mère lui a rabattu les oreilles. On y convie tous ceux envers lesquels on se sent obligé et puis, au revoir, ils ne seront pas de la partie jusqu'au bout. Il veut voir la pelouse où l'on installerait un barnum à cet effet, sage précaution contre une météo incertaine. La propriétaire le presse de se décider rapidement, car elle a reçu d'autres demandes. Tout de go, il s'engage sans plus de réflexion.

Débouchant de la route qui mène à l'exploitation de ses futurs beaux-parents, il est salué par leur fils.

- Les parents sont au champ de la Chesnais, si tu veux les voir, ou bien je les appelle sur le portable.

- Non, j'y vais.

Il se hâte, les palpitations de son cœur s'accroissent. Si les Houibert acquiescent, ses parents à lui se sentiront tenus de participer. Les marchands de chaussure de la Grande-Rue ne peuvent pas faire moins que les bouseux de la Sarthe.

Claude est sur le tracteur, Michèle est penchée sur le champ labouré, près d'un chêne. Il ne voit pas bien ce qu'elle fait et n'en a cure. Il a une seule idée en tête, les convaincre. Justement, le tracteur arrive au niveau de la fermière, Claude en descend. Il est l'heure de déjeuner. Il fait beau, voilà, Michèle préparait le pique-nique.

- Le manoir de Couesme, mais Nathan, tu n'exagères pas un peu. D'accord, Amélie mérite une belle fête et nous sommes touchés par cette délicate attention. Mais il va falloir que tu modères tes goûts. Nous n'en avons pas les moyens, surtout cette année où la récolte a été catastrophique.

Dépité, il s'en revient un peu plus tard à Alençon. Il s'est engagé, il ne peut pas faire machine arrière. Il a beau se triturer les méninges, il ne voit pas de solution à son problème.

De ce jour, il répond à qui le questionne « Qui m'aime, me suive ! C'est une surprise. » Amélie, amoureuse, rit, émerveillée. Les mères aimeraient avoir leur mot à dire à propos de la décoration, les pères au sujet du bien-fondé de la dépense, mais il tient bon. Ah ! Ils n'ont pas voulu, les uns comme les autres, et bien ils vont voir. Quoi, il ne sait pas encore.

Le grand jour arrive. Il retrouve Amélie, divine en robe princesse à col en V, en mousseline blanche fluide, des fleurs blanches cernant son chignon blond. Le cortège se forme et pénètre dans l'église d'Ancinnes, au son de l'orgue de grande renommée, et en ressort de même une heure plus tard. Il est seize heures. On lance du riz malgré l'interdiction, les photographes mitraillent les mariés sous toutes les coutures, les mariés et les parents de l'un, puis de

l'autre, avec les témoins, les frères et sœurs, avec les enfants endimanchés, les grand-mères, les copains de classe, etc.

Enfin, la limousine de la mariée, toute enrubannée, se met en place et le convoi la suit, klaxonnant à tue-tête, à faire s'enfuir les poules au fond des basses-cours. Un doute s'installe dans l'esprit des Bouteloup comme des Houlbert, c'est bien le chemin du manoir de Couesme. Se pourrait-il ?

Les voitures se garent sur un parking à l'extérieur de la propriété. Nathan et Amélie, qui ont une longueur d'avance, progressent lentement sur le gravier de l'allée, aussi solennellement que pour entrer dans l'église. Les autres suivent intrigués. Et subitement, deux cameramen font irruption devant eux et filment l'arrivée de la noce. On se dirige vers les tentes pour prendre le vin d'honneur, des jeunes filles en robe noire et tablier blanc s'affairent autour des tables et entre les groupes d'invités. Et les cameramen continuent inexorablement à filmer.

Monsieur Bouteloup, alarmé, n'y tient plus, il se dirige vers l'un d'eux et s'enquiert de qui va les rémunérer.

- Ah ! Mais non, c'est pour l'émission « Mariage-surprise » sur M6.

M6, le Gentil Organisateur des réjouissances ! Il se rengorge. Ils vont passer à la télé, son fils est un sacré négociant, là, il l'a épaté, il a trouvé la solution idéale pour financer l'événement. Le commerçant se charge de faire circuler la nouvelle. Claude et Michèle Houlbert, qui n'ont que mépris pour les agriculteurs inscrits à l'émission « Le Bonheur est dans le pré » - c'est tout juste s'ils ne couchent pas en live sur le petit écran ! - se sentent piégés, mais sont contraints de faire bonne figure. Le repas, le champagne, la musique feront oublier la présence des intrus du bocal.

Le manoir de Couesme, lui, vibre au son des interpellations, des rires, des exclamations, des bruits de porte, de talons sur la pierre des escaliers, de la musique jusque tard dans la nuit. Les murs se souviennent alors des fastes d'autrefois.



## *Danièle - Les affres d'une servante*

Ce matin, de bonne heure, les Poulpiquet ont quitté le manoir de Couesme pour prendre la route d'Alençon, non sans avoir laissé une longue liste d'instructions à Rose.

On retrouve quelques heures plus tard la servante assise sur un banc du jardin, dans une attitude d'accablement, reconnaissable à son dos courbé, son regard fixé sur ses pieds, ses coudes appuyés sur ses genoux et son front ridé par l'angoisse sur ses deux poings. Elle repasse en esprit et compte mentalement et sur ses doigts les dépenses qu'elle a effectuées pour les courses que lui avait commandées Madame. Elle déroule dans sa tête le film de ce qu'elle a entrepris dans la journée. Rien n'y fait. Elle a perdu un gros billet. Elle tremble à l'idée que ses patrons pourraient mettre fin à son emploi. Y survivrait-elle ? Sa réputation serait ruinée à jamais dans les environs. Or, elle ne peut pas s'en éloigner, car sa mère malade, qui vit à Saint-Rigomer-des-Bois, a besoin d'elle.

Un voile humide recouvre ses pupilles, elle tremble. Les secondes, les minutes s'égrènent sans qu'elle ne bouge. Le temps s'est arrêté. Pourtant, c'est l'heure où d'ordinaire, elle s'agite pour épousseter toutes les pièces, une à une, les meubles, les bibelots, les lampes, les pendules, les livres de la bibliothèque.

Un oiseau s'est juché sur la tête d'une Diane, debout sur son piédestal, arc et flèche en main. Il gazouille pour ces deux femmes un chant mélodieux, mais seule, la statue serait en mesure de l'entendre. La servante ne l'écoute pas. Il ose se poser à terre, tout près d'elle, au coin du banc. Elle l'ignore. Le chuchotis du feuillage foisonnant des tilleuls en quinconce et leur senteur mielleuse ne l'atteignent pas. Elle est prostrée, hagarde.

Voilà que soudain, son visage semble s'apaiser. Une lueur étrange brille dans ses yeux, rêve-t-elle, je ne saurais le dire. Elle se lève d'un bond, entre dans le hall, monte à l'étage, pénètre dans la chambre de Madame et, là, ô sacrilège, elle se permet de sortir toutes les robes de la penderie. Prise d'une ultime folie, elle les enfle toutes les unes après les autres, se pavane en taffetas bleu, légèrement démodé, puis en mousseline blanche, devant la psyché qui lui renvoie la vision illusoire d'une jeune élégante. Après les robes, les bijoux. Elle aime son reflet dans le fourreau de soie rose moiré sur lequel pend un sautoir de vraies perles. Elle pivote et virevolte avec frénésie, perchée sur des escarpins vernis, autour du lit à baldaquin vert tendre. Un instant, le souvenir fugace d'une soirée où sa maîtresse précédente l'avait laissée se rendre au bal avec une de ses toilettes la fait rire à gorge déployée. Quelqu'un qui aurait poussé la porte de la pièce à ce moment-là aurait douté de sa raison.

Elle s'arrête brusquement, devinant une présence dans la demeure. Désormais, c'est clair comme de l'eau de roche, elle est déshonorée, condamnée. Elle dégringole les escaliers dans

une robe de soirée qui l'entrave, elle ôte les escarpins et les porte à la main. Elle sort, abîme ses bas sur le gravier. C'en est bien fini pour elle.

Le lendemain, la voiture de Monsieur et Madame de Poulpiquet remonte lentement l'allée et s'immobilise brutalement.

- Eh, bien, Marcel, que se passe-t-il ?

- Là, quelque chose de rouge flotte sur la mare ! Mon Dieu, c'est une femme !

Les Poulpiquet rentrent dans le manoir béant et vide de toute âme - à part Médor qui a eu l'audace de s'endormir sur la descente de lit dans la chambre de Madame, généralement fermée - et préviennent la gendarmerie d'Ancinnes.

## *Danièle - Morale douteuse*

« *Un jeune escargot qui partait en vacances rencontra en chemin une vieille tortue qui admirait le paysage.* »

- Tu n'aurais pas croisé un lièvre par hasard ?

- Non, pourquoi ?

- J'ai gagé que j'atteindrais le but avant lui. Je l'avais déjà fait, ce pari, avec un de ses congénères et je l'avais gagné. J'ai voulu récidiver, mais mon train de sénateur semble s'être encore ralenti. Je suis fatiguée, alors je fais une pause et j'en profite pour admirer ces collines verdoyantes.

- Ecoute, tout ce que je peux faire pour toi, c'est de retarder mes vacances, de t'accompagner et de t'encourager. Cela tombe bien, j'ai de l'entraînement. Je suis tout juste revenu de l'enterrement d'une feuille morte et je partais passer du temps dans les maraîchages, mais cela peut attendre.

La vieille tortue poussive accepta avec joie. Elle craignait un incident de parcours. La présence de l'escargot la rassurait, même si sa lenteur ne lui permettait pas de quérir rapidement du secours. Au moins, elle ne serait pas seule.

Fouillant dans son bagage, il en sortit des comprimés de vitamine et autres substances stimulantes qu'il lui tendit. Très vite, son énergie fut décuplée et le pauvre escargot fut forcé lui aussi d'avaler des médecines pour suivre la cadence. Toutefois, nos compères durent faire une nouvelle halte et se repaître d'une herbe nourrissante qui croissait là, car l'heure du déjeuner avait sonné et leurs estomacs grondaient.

- Crois-tu qu'on arrivera à temps, compagnon ?

- Tu sais, quelqu'un a dit : « l'important, c'est de participer ».

- C'est vrai, il n'y a pas de déshonneur à perdre, surtout quand le poids des ans se fait sentir.

- Moi, ma jeunesse ne m'avantage pas beaucoup mais, « aux âmes bien nées... »

- Oh ! C'est un plaisir de faire ce bout de chemin avec toi, l'ami. Allons, remettons-nous en route.

Les voilà repartis, choisissant la surface herbue et fraîche du sentier pour se protéger de l'astre qui les accablait de ses rayons. L'escargot distrait la tortue de ses propos érudits et plaisants. Il avait dû fréquenter des poètes, des philosophes et des savants ; en effet, il était rare qu'un être si jeune fût si cultivé. Le reptile s'abstenait de répondre pour ménager son souffle.

Le but fut bientôt en vue et toujours point de lièvre. Ils avaient un moral d'acier. Hélas, pfuitt, un levraut qu'ils eurent à peine le temps de voir les dépassa. « Elle est présomptueuse, cette vieille carapace », se dit le porteur de coquille dans son for intérieur. « Mais elle ne manque pas de panache. Cet enfant de lièvre a pris tout son temps, comme l'avait fait son prédécesseur. Il courait encore moins le risque de perdre, vu la différence d'âge des deux concurrents ».

Dans un dernier effort, la tortue passa la ligne d'arrivée sous les acclamations. Le levraut riait, saluait de la patte avant droite et attendait sa récompense.

Le jury ne voulut pas se prononcer tant que les résultats de la photographie et des contrôles de dopage n'étaient pas connus. Nos associés n'en menaient pas large ; n'avaient-ils pas absorbé des produits chimiques pour réussir cette performance ? Pourtant, la disqualification visa le soi-disant gagnant et non son adversaire. Il était, paraît-il, sorti de la piste. Longues-Oreilles criait au scandale et Train-train savourait son triomphe. L'escargot, lui, se grattait la tête. Il essayait de puiser dans son savoir pour élucider le mystère. Eureka ! Tous deux avaient consommé de cette herbe puissante, nourrissante et curative, qui leur avait donné de l'énergie et fait disparaître toute trace des drogues ingérées. Le jeune insouciant, lui, avait franchi d'un bond, sans le voir, ce lopin de verdure qui avait assuré la victoire à sa rivale. Il est vrai qu'il n'en avait pas besoin.

Bon d'accord, rien ne sert de courir ; il faut partir à point. Oui, mais l'union fait aussi la force. Et surtout, rien de tel qu'une nourriture équilibrée ! Hum, ça, il faut le dire vite... Il en était là de ses réflexions quand il fut invité à boire le verre de l'amitié. Content de lui, il trinqua avec sa vieille complice avant de s'acheminer sans hâte vers le champ de salades où il comptait planter... son habitacle pendant la belle saison.

## *Danièle - Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?*

C'était en automne, par un soir humide de Septembre. Les Poulpiquet revenaient du baptême de leur petit-neveu et passaient la grille du parc du manoir de Couesme, propriété de leur famille depuis plusieurs générations.

Ô surprise, le hall était béant. Pas de femme de chambre ni de cuisinière dans les lieux. Ils allèrent de pièce en pièce, visitèrent le petit salon, le grand salon, la salle à manger, toutes les chambres, le boudoir, la bibliothèque, la lingerie, l'office. Personne !

En franchissant le seuil de la chambre rose, Aude de Poulpiquet hésita, comme si elle prenait conscience de quelque chose d'insolite, puis elle hocha la tête et referma.

Ils recensèrent tour à tour les valeurs, les bijoux, les vases Ming, l'argenterie... Rien ne manquait, inutile donc de déranger la police. Une explication rationnelle allait bientôt se faire jour.

Bertrand de Poulpiquet, en longeant le pied de l'escalier, perçut un craquement, il s'arrêta, écouta. Il allait reprendre sa ronde quand un murmure, un chuchotis, Dieu sait quoi, retint son attention. Il ouvrit brusquement le cagibi à balais. A sa grande stupeur, les deux domestiques étaient là, recroquevillées, pelotonnées l'une contre l'autre et toutes penaudes d'avoir été prises dans cette position.

- Bah, Jeanne, Marie-Louise, mais qu'est-ce que vous faites là, fit-il d'un ton courroucé.

- Monsieur, vous n'allez pas me croire...

- Ah ! Monsieur, si vous saviez...

- Ne parlez pas toutes les deux en même temps !

Jeanne, la plus âgée, la cuisinière, forte fille au chignon sage, entama alors un récit déconcertant avec des trémolos dans la voix. Des portes avaient claqué à plusieurs reprises au cours de l'après-midi et ça sans le moindre courant d'air. Marie-Louise avait cherché en vain son plumeau pour épousseter les radiateurs, Elle-même, Jeanne, avait cherché son écumoire sans succès.

Aude de Poulpiquet, arrivée sur les entrefaites, avait pâli en entendant le rapport de la cuisinière.

- Mais enfin, ce que vous êtes sottes ! Il n'y a pas de quoi fouetter un chat ! Dans cette demeure, toutes issues fermées, il y a toujours des courants d'air. D'ailleurs, pourquoi l'entrée était-elle grande ouverte à notre retour ?

Jeanne se ressaisit comme pour démontrer sa vaillance à son employeur :

- J'ai filé dans la cour pour voir. Un cri de Marie-Louise m'a forcée à rentrer vite fait.

Bertrand fit cesser ce charabia de paysannes incultes, leur ordonna de se remettre à la tâche et de servir le dîner. A la fin du repas, ils passèrent au petit salon. Le mari, goujat, s'affala sur la méridienne, l'épouse dut se contenter de l'inconfort d'un fauteuil Louis XV. Marie-Louise apparut, avec sur un plateau une cafetière, deux tasses, un sucrier et un petit pot à lait en Malicorne et déclara tout de go à ses patrons réunis qu'elle était incapable de travailler dans cette maison hantée. Bertrand s'esclaffa, cette folle l'importunait depuis longtemps, qu'elle aille au diable, bon vent ! Aude ne partageait pas cet avis (elle avait besoin de Marie-Louise pour l'aider au quotidien), mais elle fut contrainte de s'y ranger.

Recrue de fatigue, Aude s'isola dans la chambre rose et présuma que Bertrand, un bel homme porté sur la chose, avec une maîtresse dans chacune des deux villes voisines, en profiterait pour s'éclipser chez l'une d'elles. Un soupir douloureux s'échappa de sa poitrine.

Les gestes lents d'Aude pour se déshabiller trahissaient sa lassitude. Cette journée, où elle avait dû sourire, adresser des compliments, paraître, toujours paraître, l'avait harassée. A demi-nue, elle se retourna vers le lit. Sur le guéridon Louis-Philippe, elle « la » vit et devint blanche. Sur un carré de velours rouge, un objet noir se détachait. Non, elle n'avait rien posé là. C'était l'emplacement réservé aux vases de fleurs... L'aumônière de Grand-Maman ! Où l'avait-elle rangée, cette fichue aumônière dont ne sortait jamais un centime pour les bonbons ou autres gâteries ? L'avait-elle seulement conservée ? Elle n'avait jamais voué de culte aux bibelots et babioles ayant appartenu à sa grand-mère maternelle. Elle s'était hâtée de faire le vide après sa mort.

Voilà maintenant que Grand-Maman la narguait, assise raide dans son Voltaire, la main appuyée sur le pommeau de sa canne dont elle frappait abusivement le parquet pour convoquer domestiques et petits-enfants, ceux qu'elle savait pouvoir terroriser. Aude secoua la tête pour chasser cette image pénible de son esprit mais les souvenirs s'imposaient à elle. Grand-Maman, de son index droit, examinait toutes les surfaces et gare s'il y restait le moindre atome de poussière. Ce qui était valable pour les domestiques l'était aussi pour la fillette. Grand-Maman inspectait régulièrement son bureau et s'emportait, la traitant de bonne à rien, de souillon. On ne pourrait jamais la marier ! Plus tard, l'injure se transforma en paresseuse, quand elle était découverte, lisant derrière un buisson, en Marie-couche-toi-là quand elle osait adresser la parole au jeune jardinier.

La tactique d'Aude consistait à se précipiter dans une aile du manoir, sachant sa grand-mère dans l'autre, et la plupart du temps le plus loin possible de la chambre rose. Curieusement, aujourd'hui, elle s'y attardait avec un sentiment de revanche. « Désormais, elle est à moi, mes objets personnels y résident, il n'y a plus de place pour toi, vieille bique ! »

Le lendemain, les premières lueurs du jour l'encouragèrent à se lever. Bertrand était toujours absent. Au petit matin, elle avait les idées plus claires. Marie-Louise aura fouillé, fouiné partout comme à son habitude et exhumé cette vieille relique.

Un peu plus tard, une envie de marcher la conduisit dans le parc. Pas un souffle d'air et pourtant, un clapotis se fit entendre sur la mare, des vaguelettes se formèrent, une vague roula et se brisa sur le sol. Elle se souvint que les enfants y nageaient autrefois. La peur la saisit au ventre, elle verdit. Le froid descendait le long de sa moelle épinière. Elle courut à l'intérieur, ferma toutes les portes et fenêtres. Elle était seule dans ce logis antique, le fiancé de Marie-Louise l'avait emmenée sur sa moto, c'était le jour de congé de Jeanne.

Il était onze heures, L'absence de Bertrand se prolongeait, il courait toujours la prétentaine. Le quitter ? Elle n'y songeait pas, avait horreur de donner prise aux cancons. Lui pas, ce grossier personnage !

Vers seize heures, elle se risqua à nouveau dehors, munie d'un livre. La pluie de la veille avait cessé, laissant place à un ciel bleu moutonné de blanc. La lumière douce du soleil automnal l'avait attirée. Avant de s'asseoir sur son banc favori, elle entreprit le tour du propriétaire.

Dans le garage, elle entrevit la voiture, sa SEAT IBIZA Coupé Sport, 105 CV bleus, idéale pour draguer. Impossible qu'il soit parti à Alençon ou à Mamers sans son véhicule. Il voudrait me rendre folle qu'il ne s'y prendrait pas autrement, se dit-elle ! Elle poursuivit son chemin, s'engagea derrière les communs. Et là, sur le fil, dégoulinant d'eau, grotesque vision, pendaient les chemises, les jupons à froufrous, les culottes à jambes galonnées de dentelle, un soutien-gorge en broderie anglaise aux bonnets surdimensionnés, en bref toute la lingerie de Grand-Maman et au milieu de tout ce blanc, son ridicule petit bibi de velours rouge.

Aude pouffa de rire. Ses yeux s'embuèrent. Elle bredouilla d'un ton de petite fille hébétée puis défaillit. Dans un bruit mat, elle s'effondra sur la pelouse... et avec elle choit ma nouvelle.

## *Danièle - Une visite importune au manoir*

Elle se souvenait.

Il était apparu sur le chemin, visiblement égaré. Rif avait aboyé mollement. L'inconnu avait sonné la cloche de l'entrée et son père était allé lui ouvrir, il n'y avait plus depuis longtemps de serviteurs au manoir. Il s'était avoué perdu et à court de carburant. Sa destination, Le Bourg-le-Roi. Son père était sorti, avait fourni essence et explications à ce visiteur inopiné, s'en tenant au strict minimum de l'hospitalité. Il aurait pu l'inviter à passer le seuil, quand même !

L'incident était clos, le propriétaire du lieu ne fit aucun commentaire et lorsqu'elle tourna un regard interrogateur vers l'homme qu'elle aimait et admirait le plus au monde, il leva la main droite vivement comme pour dire « Oublie ! ». La vision la hanta encore quelques heures, disons vingt-quatre heures, puis comme sur ordre, elle oublia.

C'était l'été, tous ses amis des alentours étaient éparpillés aux quatre coins du monde, Jean-Noël à La Réunion, Adeline chez sa correspondante allemande à Düsseldorf, Anne et François, les jeunes mariés, peu originaux, en voyage de noces à Venise, nul doute une vraie fournaise en ce début de juillet 1955. Seule avec son père en ce manoir de Couesme, bien trop grand pour eux deux, elle traînait sa mélancolie de salle en salle. L'absence de sa mère lui pesait là bien plus qu'à Paris encore. C'était elle qui animait cette antique demeure de sa présence joyeuse, de ses activités incessantes, de son chant et même de ses pas de danse impromptus. Elle arrangeait des roses dans un vase, tapotait les coussins, changeait un tapis de place. Ce séjour ancestral semblait grâce à elle emplir de fraîcheur et de jeunesse. Depuis sa mort, son père, qui n'avait jamais été un joyeux drille, s'était replié sur lui-même et rares étaient les paroles qu'ils échangeaient, et surtout aucune du domaine de l'intimité. Ne partageaient leur silence que les photos de la disparue.

Elle ne comprenait absolument pas pourquoi il lui avait refusé l'argent du voyage au Québec où l'invitait sa tante maternelle. Bon, il est vrai, pas mieux que Venise sur le plan de la température !

Elle reprit ses balades en Forêt de Perseigne. Etudiante en biologie végétale, elle se sentait à sa place parmi ces diverses futaies de chênes, hêtres, pins, sapins, bouleaux ou trembles. Ce jour-là, elle rejoignit le lieudit Chaigné pour descendre ensuite vers Bourg-le-Roi, ce village médiéval fortifié qui la séduisait toujours. Rif folichonnait tantôt devant, tantôt derrière elle, il connaissait le chemin. L'air chargé de senteurs sylvestres l'enivrait. Le soleil se frayait un chemin lumineux sous la canopée. Elle avait déjà bien marché lorsqu'elle atteignit le café-restaurant où elle entra pour se rafraîchir. Et qui vint vers elle pour prendre sa commande, sinon le fameux inconnu dont l'existence avait déjà occupé quelques heures de sa vie. Elle ne



put s'empêcher de lui demander s'il avait atteint sans encombre son but ce soir-là. Il comprit à la douceur de ses yeux qu'elle était troublée et y vit comme une invitation à engager la conversation. C'était l'heure creuse où l'auberge somnolait. Les clients qui avaient fini de manger étaient partis. Vers quatre heures, d'autres auraient un petit creux, s'offriraient un café ou un thé accompagné d'une pâtisserie.

Il l'incita à revenir le lendemain et l'autre encore. Ils étaient amoureux. Peu lui importait à elle qu'il serve dans un restaurant, qu'il n'ait pas fait d'études, qu'elle ne sache pas encore d'où il venait, qui était sa famille, elle l'aimait sans aucun doute possible et elle était sûre de la réciprocité.

Son père s'inquiéta enfin de ses absences régulières du manoir. Le piano ne résonnait plus dans le boudoir, sa fille n'appelait plus le chien pour jouer avec lui. Il ne la voyait plus se pencher pour humer le chèvrefeuille ou cueillir les roses anciennes dans le jardin. Il était plus malheureux encore qu'il ne l'avait jamais été sans pouvoir l'exprimer. Elle finit par le soupçonner et en fut attristée. Mais le café-restaurant de Bourg-le-Roi exerçait une force magnétique à laquelle elle ne pouvait résister. Et lui parlant peu, il ne sut comment le lui interdire. D'ailleurs, elle avait vingt-trois ans, elle lui aurait ri au nez, enfin, il le croyait.

L'été s'alanguissait et leurs sentiments s'affirmaient. Le retour sur Paris se profilait. Elle devait prendre une décision. Parler à son père, demeurer à Couesme seule tandis qu'il regagnerait l'appartement et la banque, ou bien faire sa dernière année d'études qui l'éloignerait de l'élue de son cœur. Venir à Couesme tous les week-ends ? Le jeune homme la pressait de continuer, il irait à Paris la rejoindre. Elle se laissa convaincre. Elle eut ainsi un répit et ne se confessa pas encore à l'auteur de ses jours.

Un soir qu'ils étaient tous les deux dans la pièce principale, son père, d'habitude si taciturne, l'agressa. Le ressentiment, la jalousie accumulés éclatèrent en propos haineux :

- Comment peux-tu te commettre avec un vulgaire garçon de café ?
- Il est propriétaire du café-restaurant, Papa.
- Alors, c'est ça que tu envisages comme avenir, tenancière de bistrot ? poursuivit-il, ignorant la réponse de sa fille.
- Nous nous aimons et nous voulons nous marier.
- Jamais tant que je serai en vie. Sais-tu seulement que c'est le fils d'un Boche ?
- Oui, je le sais.
- Tu me fais honte !

Elle se retira dans sa chambre. Il avait osé enquêter sur son amoureux. Le lendemain, elle prenait le train pour Alençon, il l'attendait à la gare et elle fut pendant de longues années une

heureuse « tenancière de bistrot ». Ils allèrent à Couesme quand le père n'y était pas. Lorsqu'il s'y retira, ils durent s'abstenir, car il n'accepta jamais de rencontrer le mari de sa fille ni ses petits-enfants. Et pourtant, ils vivaient séparés d'à peine quelques kilomètres.

-----

Elle se souvenait. Elle regardait par la fenêtre à meneaux, espérant le voir venir sonner la cloche. Le ciel d'un bleu limpide était parcouru de nuages à gros dos neigeux.

Le vieil homme n'était plus là depuis longtemps pour faire mauvais accueil aux visiteurs. Il s'était éteint sans personne près de lui, elle avait été prévenue trop tard par la femme de ménage. Ils avaient tous suivi son enterrement, son mari un peu réticent, les enfants indifférents à la cérémonie.

Pourquoi ce vieil homme cabochard lui avait-il infligé ce chagrin et s'était privé de l'amour de toute une famille, alors que lui-même était accablé par le deuil et qu'il l'aimait, elle en était certaine ?

Elle était de nouveau à Couesme, sa source de joie enfantine, de rêves d'adolescente, d'étouffement après le décès de sa mère, de nostalgie, de bonheur familial, ce lieu qui résumait toute sa vie. Aujourd'hui, elle en était la maîtresse incontestée, mais le bonheur s'était enfui.

Bientôt, la grande salle allait retentir des cris et des rires des enfants et des exclamations de leurs parents, tous là pour fêter ses quatre-vingts ans. *Et toi, mon « garçon de café », pourquoi n'es-tu plus là pour m'aider à vivre ? Es-tu dans ces nuages que j'aperçois, ces chevaux qui filent vers l'est et se colorent par instants de bleu ? Fais-moi un signe et je viendrai chevaucher avec toi dans l'infini.*

## *Ethan - Entre Deux Mondes*

La magie de l'Art est de se poser hors du temps, hors du présent, du quotidien, parfois même de la réalité. Quel grand honneur pour des sculptures que les voir franchir les siècles et s'intégrer à un manoir témoin d'une autre histoire. Rechercher l'universalité dans les créations, preuve que l'Art, qu'il soit architectural ou sculptural, est toujours l'expression de l'artiste, contemplateur de son époque, constater que la main du sculpteur peut être le prolongement du regard de l'architecte, qu'ils sont une même vision exprimée différemment. Si les sculptures trouvent résonance dans ce manoir, c'est par leur essence, par le message qu'elles transmettent, au-delà du temps, de l'espace, de l'histoire. Les créations humaines transportent toutes le même message : n'oublions pas ! N'oublions pas les joies de la vie, la beauté de l'amour, la magie de l'histoire humaine qui se prolonge malgré les guerres, les souffrances, l'oubli, le temps. Main dans la main, l'architecte, le sculpteur, le ménestrel, racontent l'histoire de l'Humanité.

## *Ethan - Hommage posthume anticipé au sculpteur BAP*

Gloire à toi l'artiste, qui affronta sans peur ce manoir, lieu de tant de disparitions, siège de tant de superstitions.

Nous t'avions mis en garde.

Depuis 200 ans que ce manoir existe officiellement, aucun propriétaire, aucun exploitant, aucun exposant, n'est parvenu à déjouer la malédiction. Tous ont péri au cours d'accidents parfaitement rationnels et explicables.

Les villageois disent que le manoir est le siège de secrets qui ne peuvent sous aucun prétexte être percés, que parfois, à la lueur des bougies, lorsque la brume des marais recouvre la forêt, s'y tiennent des réunions. L'idiot du village affirme avoir aperçu des entités humaines montées sur des chevaux bleus survolant le sol, comme suspendus par un filin (antenne de communication ?), qui semblaient humer les murs de pierre. Les plus anciens se souviennent que l'idiot du village avait la même apparence du temps de leur jeunesse, ils affirment qu'il n'a pas vieilli, la doyenne raconte même qu'il fut le maire de cette bourgade, avant qu'un accident cérébral ne lui ôte ses facultés mentales.

Certains faits troublants sont avérés : aucun plan des labyrinthes n'existe à ce jour. Tous les géomètres, archéologues et autres chercheurs de trésors, qui se sont aventurés pour en dresser une esquisse n'en sont jamais ressortis. Concours de circonstances, dit la version officielle. Les fils d'Ariane cassent sur la roche coupante, les GPS s'affolent sous le magnétisme inhabituel de la zone, des puits sans fond accueillent les plus téméraires, des intoxications alimentaires surviennent sans raison.

La dernière victime en date, un journaliste de gazette en mal d'inspiration, un dénommé Ethan, était venu sur les conseils de sa rédactrice en chef, Nadia. "Attrape la balle au rebond Ethan elle est dans ton camp" lui avait-elle écrit par email, "Couesme est le lieu rêvé pour une histoire". Il s'y rendit, et y fut enseveli. Rien de surnaturel. Il attrapa au rebond une balle de fusil qui avait ricoché sur la roche granitique et vint se loger dans son cerveau, juste là, dans le siège de l'inspiration. Le chasseur maladroit, incapable de se consoler, se suicida.

Avant lui, un célèbre paléanthropologue confia à un assistant le soin de dater au carbone 14 un fossile incrusté dans la pierre. L'assistant stupéfait constata que l'échantillon prélevé datait de 40.000 ans. Le paléanthropologue le renvoya sur le champ en constatant qu'il n'avait pas prélevé le bon échantillon, qu'il n'avait pas daté le fossile, mais un morceau de pierre sans matière organique, puis mourut d'un arrêt cardiaque en constatant que tous les

calculs étaient exacts, et que tous les échantillons de pierre pris au hasard étaient radiocarbonés. La chimie du carbone est le propre des organismes vivants, une pierre inerte ne peut oser s'arroger cette prérogative. Le décès du paléanthropologue mit fin à ces histoires ineptes. L'assistant fit carrière dans la musique.

Nous t'avions mis en garde, BAP. Tu nous as répliqué très justement que l'artiste regarde aux frontières du réel, là où la vision de l'homme commun s'estompe. Le manoir de Couesme : le lieu inespéré pour l'artiste que tu étais, que tu es, que tu resteras dans nos mémoires et nos cœurs, d'explorer les limites de son art. Ta mort idéale : un stupide accident commun durant une exposition, rater une marche d'escalier et t'empaler sur les deux oreilles d'un cheval suspendu. Ces chevaux dont tu étais si fier, issus de ton génie artistique, ce cheval dont le bleu se mêlerait au rouge de ton sang pour parachever ta dernière sculpture d'un pourpre mystique.

Dans ce lieu de tous les possibles, tu es allé au bout de ton art, BAP, tu as franchi les frontières de l'imaginaire, tel un surfeur qui se lance à l'assaut d'un tsunami.

A ton tour, du 8 au 30 septembre 2012, tu t'es lancé à l'assaut du manoir de Couesme. Toute notre compassion t'accompagne.

Gloire à toi l'artiste.

## *Joëlle - Marie de Dieu*

Ce matin là, le chevalier de Couesme avait l'âme galante et la soif du soudard. Il avait honoré la Comtesse, son épouse, à trois reprises dans la nuit et venait d'achever la quatrième avec le sourire comblé du mâle triomphant.

Il avait désormais très faim.

Il revêtit son habit du matin de brocard et satin, et, guilleret, s'engagea dans les tortueux dédales d'escaliers à vis menant aux cuisines. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait emprunté ces passages et il s'égara à plusieurs reprises avant de retrouver l'office.

L'aube pointait à peine, le manoir de Couesme dormait toujours mais sur les coffres et vaisseliers de ce royaume ancillaire, les chandelles étaient déjà allumées. L'âtre ronflait et la vaste table de châtaignier croulait sous les victuailles. Chapons farcis côtoyaient oies rôties, pâtés de faisans, de lièvre et de sanglier, soupes et bouillons de légumes aux herbes. Les fruits de saison se chevauchaient en un savant désordre dans des paniers d'osier. L'odeur des miches sortant du four et de la bière fraîchement tirée le submergea de reconnaissance. Il chercha Mathilde ou Lison du regard pour assurer le service mais, ne les trouvant point, s'attabla tel un manant à la table divine. Il féliciterait sa cuisinière et son gâte-sauce à un autre moment.

Dieu du ciel, comme le monde pouvait être beau parfois ! L'amour la nuit, les ripailles le jour, l'absolution du roi pour ses forfaitures et abus de pouvoir en tout genre, et aujourd'hui la liberté reconquise, la reprise en main de son territoire, de ses gens et de leurs biens !

Que de bonheur et de pardons. A lui les prérogatives du pouvoir absolu sur la région, au titre de « Capitaine des francs archers » Toutes ces bonnes choses en moins de 48 heures d'horloge après des mois de bannissement ! Il n'en revenait toujours pas. L'ogre de vie se réveillait en lui criant famine et voulait désormais vivre mille ans ! Il se devait désormais d'être bon, charitable, généreux, franc et... fidèle. Il l'avait promis à son roi.

C'était la troisième fois que le monarque lui pardonnait ses forfaitures.

Charles se sentait se sentait donc fort, libre et invincible.

En plus « du reste » soit ceux de son épouse, la nuit lui avait porté conseil. Il avait visualisé en songe le nouveau blason de la famille et allait tout mettre en œuvre auprès de son ami le roi pour changer la figure principale de ses armoiries. Foin de lion bleu lampassé de gueule, juste des chevaux, deux ou trois destroyers puissants et courageux, complices de tous ses combats. Bleu pour s'harmoniser à la couleur de ses yeux, bleu pour s'allier à l'azur de ses équipages, bleu aussi et surtout pour rendre hommage à celle qu'il nommait Marie de Dieu,

cette apparition céruleenne qui le visitait en songe certaines nuits et savait jusqu'à présent si bien le combler de ses bienfaits.

Charles de Couesme engloutit sans peine son deuxième chapon ainsi qu'une chope de bière supplémentaire.

Cinq heures sonnait au clocher d'Ancinnes. Il reprit le chemin de sa chambre, le jour commençait à poindre au travers des fenêtres en ogive. Il procéda à quelques ablutions des mains et du visage et prit la direction des écuries du domaine au pas de charge.

Il galopa longtemps sur ses terres, sur celles des autres plus encore, fit quelques rencontres attrayantes, rançonna un manant qui cueillait des baies sur ses terres, abattit le chien d'un paysan qui aboyait à son passage, força la jeune bergère qui eut le malheur de croiser son chemin et perdit au jeu le revenu de toute une année. Il prit plaisir à entrer dans l'église sur sa monture et à terroriser le pauvre prêtre et ses ouailles en pleine communion. Il était le seigneur, personne pas même Dieu ni Marie ne devait l'oublier désormais. Ce soir même il allait partager sa nuit entre d'autres jeux et les gueuses des alentours.

Avec ce troisième pardon royal, tout lui semblait permis. Sa mauvaise nature reprenait ses droits et sa dictature. Charles renia en un jour promesses et serments d'une vie.

Il tenta un moment de se souvenir des paroles de sa Marie des songes. Cette apparition nocturne avait la voix si douce, le timbre si complaisant qu'il n'avait fait que l'écouter sans l'entendre. Il avait tenté de discerner sous ces voiles flottants une trace de féminité, une forme, une rondeur quelconque mais n'y avait finalement aperçu qu'un bleu aérien qui floconnait autour du baldaquin de ses ancêtres. Elle avait pourtant bien murmuré quelques mots cette créature de rêves, un avertissement peut-être... Elle semblait contrariée, déçue, il lui sembla même qu'elle lui avait dit adieu cette nuit !

Charles chassa bien vite ce sombre souvenir, mit sa monture au trot et retourna au manoir. Toutes les fenêtres à meneaux lui faisaient un clin d'œil complice. Un formidable éclat de rire lui monta à la gorge.

Nul doute désormais, il était bien le seigneur des lieux.

Huit jours durant Charles de Couesme mena grand train et tourmenta son monde tout à loisir. Jeu, ribaudes, vin, duels, viols, crimes, sang, ripailles, pillages, tricheries, mensonges et trahisons avaient eu raison de ses promesses au roi François.

Au matin du neuvième jour, le lit de Charles était glacé, plus d'épouse, plus de ribaudes. Les fourneaux étaient froids, les cheminées éteintes, les domestiques disparus. La cuisine était vidée de toute victuaille, de tout parfum, de toute chaleur. Le manoir avait perdu son âme et ses gens. Charles avait renié toute morale et ses excès avaient entraîné le manque. La punition divine était rude mais il l'accepta.

Il quitta le manoir de ses ancêtres sur la seule haridelle présente à l'écurie.

Marie de Dieu ne vint plus jamais le visiter dans ses songes, il l'attendit longtemps, dormant dans les granges, les fossés, les écuries, indigent, pénitent, repentant, pauvre parmi les pauvres.

Il expia, il devint loup, il devint fou.

On retrouva la dépouille de Charles, dans une bergerie abandonnée non loin du château de Bonnétable.

Les murs de la bâtisse avaient été entièrement peints de chevaux bleus au tracé parfait.



## *Kanga - Charles entre deux mondes*

Le soleil se couche et le soir n'en finit pas de jouer avec les ombres mouvantes. Les visiteurs s'esquivent peu à peu et me laissent le champ libre, les contours s'estompent entre chien et loup, le silence s'installe, c'est mon heure.

Alors moi, Charles III de Couesme, baron de Lucé, vicomte de Saint-Nazaire, Seigneur d'Orthe, d'Armanzay et Courléon, j'entre en scène et je reprends possession de mon domaine.

Le passé et le présent se mélangent au gré de mes souvenirs. Le temps n'a pas pris sur mon esprit. La terre sans âge m'appelle, immémoriale. Pendant longtemps le château a beaucoup souffert, mais aujourd'hui il revit un merveilleux printemps, il rayonne d'une nouvelle jeunesse. Ses jardins fantasmagoriques sont peuplés de créatures de métal qui s'éveillent chaque nuit à mon passage : de preux chevaliers en armure s'arment pour la conquête du monde, des troupeaux de vaches et de moutons paissent tranquilles et impavides dans les prairies, des oiseaux en alerte se juchent sur les branches, toutes sortes d'insectes vibronnent dans l'air, parmi lesquelles de gracieuses et délicates libellules posées en équilibre sur les roseaux de l'étang. Ici grouille tout un petit monde de gnomes et de lutins qui se poursuivent dans les allées du parc. J'entends hennir les chevaux bleus.

Et soudain, comme chaque fois, je suis suffoqué par la beauté qui prend vie sous mes yeux : des femmes d'argile crue et de céramique, hiératiques et belles, émouvantes et sensuelles m'enchantent. J'en reste tellement ensorcelé que je m'y risque même le jour, avec prudence. Quelques bruissements et frôlements dans les buissons, quelques lueurs fugaces ici et là... Nul n'y prend garde.

En chacune d'elles, je vois l'image de mon amour, Gabrielle.

Mes songes les plus fous de conquêtes guerrières, de chasseur, de cavalier passionné et d'amoureux de l'amour ont visité des âmes d'artistes et inspiré leurs œuvres...

La fleur ma jeunesse et une partie de mon âge d'homme, je les ai passées au service de mes Seigneurs Louis le douzième et François 1er, rois de France par la grâce de Dieu. Je les ai suivis fidèlement dans leurs guerres d'Italie, quand ils rêvaient de mettre dans leur escarcelle le royaume de Naples et le duché de Milan, leurs richesses et leurs trésors. Les victoires éclatantes de Ravenne et Marignan j'y étais ! Fougueux et sans peur comme Bayard, mais pas sans reproches... Aux vainqueurs et à leurs reîtres les villes étaient ouvertes, pas de quartier pour les vaincus ! Pillage, viols, tortures et exécutions sans merci... C'est même ainsi que j'ai

fait fortune, par les bonnes grâces de mon Sire François, comme capitaine des francs-archers du Roi.

Rentré au pays Couesme, il m'a chargé de faire régner l'ordre dans la région. Je m'y employais avec zèle et sévérité, cruauté parfois (il convient d'effrayer pour se faire respecter), n'hésitant pas à me payer en nature sur les négociants et les paysans, en beaux écus sonnants et trébuchants ! Je ne manquais pas d'exercer au passage mon droit de cuissage sur les donzelles du coin : les fleurs doivent être butinées et cueillies avant qu'elles ne se fanent ! Je leur faisais cadeau de quelque colifichet et du sang généreux des Couesme pour leurs bâtards ! C'était dans l'ordre des choses et le sel de ma vie.

J'agrandis ma propriété de riches terres agricoles. Ebloui par la beauté des châteaux italiens, je transformai en demeure le manoir-hall à l'anglaise, qui nous servait jusqu'alors de relais de chasse, car nous tenions du roi le droit de chasse « à cor et à cri » dans la forêt de Perseigne.

Dans le bâtiment qui avait déjà été rehaussé d'un étage à l'époque de ma naissance, on perça des fenêtres à meneaux et l'on édifia des cheminées monumentales dans chaque pièce. Le domaine fut entouré de douves et la cour intérieure de bâtiments agricoles.

Il fut temps venu que je fonde une famille et que je me mis en quête d'une riche damoiselle pour assurer ma descendance. Après bien des recherches, je découvris dans les alentours une noble pucelle, Jeanne d'Harcourt, fille aînée des châtelains de Bonnétable, dont la jeune baronne hériterait à leur mort. Malgré son manque de charme, j'épousais. Elle n'était pas si laide que je ne puisse lui faire l'amour, dans le seul but qu'elle mette au monde de gros et beaux enfçons !

Las, c'est lors des noces que ma vie fut bouleversée, par un ange ravissant et malicieux qui me perça le cœur, Gabrielle la jeune sœur de Jeanne, qui n'avait que 13 ans. Il ne fallut pas longtemps pour que je m'aperçoive par ses regards éloquents que je ne lui étais pas insensible. Son souvenir hantait mes jours et mes nuits et quand j'honorais ma femme ou un tendron des environs, c'est à elle que je pensais sans trêve.

Pour mon malheur, dans ses 16 ans, Jeanne contacta la peste et mourut à la Toussaint sans avoir enfanté. Je crus qu'en proie aux désirs inspirés par le Malin, j'étais la cause de sa mort, mais j'oubliais tout quand à ses obsèques je revis Gabrielle, en larmes, mais plus belle que jamais dans ses vêtements de deuil.

Je réussis à lui parler seul à seul un instant. La friponne avait un plan : je devais l'enlever au château avec deux de ses dames, le soir des Innocents, en décembre de l'an 1523 et nous nous unirions pour la vie... Mon sang ne fit qu'un tour. Je brûlais d'un amour ardent et au jour dit,

avec deux hardis compagnons, nous emportâmes les trois gentes dames sur nos fougueux destriers. Nous n'eûmes guère de peine à convaincre un chapelain de nous marier. Mais par un funeste destin, la mère de Gabrielle eut vent de notre fuite, elle nous retrouva dans notre refuge et alerta le roi. Je fus condamné à avoir la tête tranchée pour le double crime de rapt et d'inceste, l'Eglise interdisant à un homme d'épouser la sœur de sa veuve. Après bien des péripéties, le Connétable de Bourbon, ennemi à mort du roi m'accueillit à Metz dans son domaine et Gabrielle fut mise au couvent.

Mon désespoir était grand d'être séparé de ma Mie ! Mais une bonne étoile veille toujours sur les amants. Après la désastreuse défaite de Pavie qui mit fin à ses rêves d'Italie, François fut fait prisonnier par Charles Quint, qui tenait enfin sa revanche. Sa mère Louise de Savoie, régente du royaume, m'accorda rémission. Je rentrai dans le Maine et le pape Clément VII nous accorda une dispense et valida notre mariage. Gabrielle avait 15 ans.

Les gens heureux n'ont pas d'histoire. Ma belle avait tous les talents, chantait à ravir, aimait les arts et les lettres. Aux jeux de l'amour, elle devint vite experte. J'étais un mécréant, une brute, un mercenaire, elle me transforma. L'agneau ne craignit point le loup et le dompta. Et en cadeau, elle me donna deux beaux enfants...

Je suis parti le premier, mais elle m'a suivi de peu. Depuis lors, je la cherche... je l'espère... Il me semble toujours l'apercevoir au détour d'un chemin, contempler son image fugitive dans un miroir du manoir. Ca m'est grande joie et torture à la fois.

Aujourd'hui, elle m'apparaît toute proche... Je sens son souffle sur ma peau... Son parfum m'enivre. Elle est là !

Hâte-toi, Gabrielle, mon cœur. Il est temps. Les chevaux bleus de Bap piaffent et hennissent d'impatience, ils nous attendent ! Ils nous emporteront évanescents vers l'azur, nuages dans le souffle du vent, enlacés à jamais jusqu'à la fin des temps.

## *Ludmilla - Royal Bluebird*

C'était avant. J'étais un bon vieux percheron  
Un de ceux qui savaient tracer le bon sillon.  
J'allais devant. Suivaient la charrue puis mon maître.  
Ce dernier m'a tout appris et fait mille promesses,  
Ma seule gloire était de lui être fidèle,  
Lui offrir mon labeur et recevoir ses caresses.

De mes sabots jusqu'à ma grise crinière  
De ma croupe généreuse à ma tête altière,  
Tout n'est que fierté, noblesse et force  
Et rien n'est plus beau que mon allure au trot.

De la matière dont je suis fait aujourd'hui  
Exulte toute ma puissance, mon élégance,  
Et ce bleu rajoute un peu de magnificence  
Au souvenir si précieux de ma vie d'avant.  
J'aurais pu être de papier, de soie, d'or, d'argent...  
J'offre mon dos à vos doigts caressants. Moi,  
En apesanteur, je n'ai plus de pattes ni de poids

C'est donc ici, au notoire manoir de Couesme

Que, transcendé par Bap, je suis amarré.

Entre vie terrestre et vie spirituelle

Je continue d'exister pour votre plaisir,

Un moment, un temps précieux, pour qu'à l'avenir

Vous vous souveniez de moi, entre ces deux mondes,

Vivant sur terre, puis ici. Jamais en tombe.

Et vous direz un jour, je les ai vus au manoir de Couesme,

Ils étaient beaux, ils étaient bleus, à jamais royaux !

## *Mireille - Entre deux mondes au Manoir de Couesme*

Enfin elle y est !

Elle pousse le portillon en bois. S'avance sur le chemin. Sur sa droite, un bouleau argenté, le frémissement de son jeune feuillage. L'éclat blanc d'un arbre en fleur, peut-être un cerisier.

Elle marche. Ses fines chaussures en chevreau beige se blessent sur les graviers.

Elle s'arrête devant les buissons de roses aux délicates couleurs. L'odeur mêlée, c'est la fête du mois de juin.

Lorsqu'elle lève la tête, un spectacle inscrit dans le temps. C'est la fameuse fenêtre à gable, brodées de fines sculptures de pierre. Profil d'oiseaux prêts à un impossible envol.

Marie Laure prépare une thèse sur François 1<sup>er</sup>. Le nom de Charles de Couesme, lui est devenu familier au cours de ses nombreuses recherches, le livre de Jean Max Jahier, elle l'a avec elle: « Charles de Couesme au service de Louis XII et François 1<sup>er</sup> », lui a beaucoup appris sur le personnage. La couverture montre son portrait : celui d'un homme agréable, beau, à la fine barbe au goût de l'époque.

Très proche du roi, c'est à ce titre qu'il l'avait d'abord intéressée. Il l'avait suivi pendant les guerres d'Italie, fût son homme de confiance dans le haut Maine et l'Anjou, et chargé de la police. Il se livra au viol et au pillage. Trois fois condamné à mort trois fois gracié par le roi. Pas banal !

Il se révéla un être hors du commun. Elle se devait d'aller à sa rencontre dans ce manoir de Couesme dont il avait fait un lieu d'habitation d'une belle élégance. C'est lui qui avait fait percer les fenêtres à meneaux, fait construire les vastes cheminées, fait creuser les douves, annexé 600 hectares de terres agricoles. C'était un des plus grand domaine des alentours. Il avait épousé successivement les deux riches sœurs d'Harcourt, baronnes de Bonnétable, ce qui avait contribué à le placer à la tête de la plus immense fortune de la région.

La personnalité forte à la morale douteuse du seigneur de Couesme ne pouvait que fasciner Marie Laure.

Elle passe la porte en plein cintre entourée de pierres de taille. Elle parcourt des pièces, chacune dotée de superbes cheminées. Imagine cet homme au goût sur, formé au près du roi. Elle les voit caracolant de concert sur les routes, découvrant l'art de ce XVI<sup>e</sup> siècle Italien avec passion.

D'une des fenêtre du manoir elle admire le paysage, les douces collines vallonnée, le ciel bleu, les nuances verts tendres de ce printemps en haut Maine. Mais son imagination, exacerbée par le lieu, l'emmène chevaucher avec ces deux prestigieux personnages. La fait le soir

partager, sur de somptueuses fourrures, des mets délicats, et, pourquoi pas, un tendre tête à tête avec François 1<sup>er</sup> dont elle avait épluché les moindres détails de sa biographie. Se voit jouer le rôle de la conseillère, de la confidente, de la maitresse, bien sûr ! Le roi ne peut se passer d'elle. Il lui choisit les vêtements les plus somptueux, et lui a même inventé, un costume très simple s'apparentant à celui d'un page, pour lui permettre de monter à cheval confortablement : pantalon près du corps, tunique assortie bordée de fourrure, et d'adorables petites bottes en un délicat chevreau beige, montant jusqu'aux genoux Sa belle chevelure brune ramassée sous un chapeau de feutre. Elle galope, ivre de liberté, au côté d'un des plus glorieux roi de France. Subjugée par sa personnalité, son charme, son intelligence hors du commun, sa sensibilité, aux arts en particulier, et son grand nez. Elle avait toujours eu un faible pour les grands nez. La preuve en est, celui de Frédéric, son ami, qu'elle avait laissé l'attendre à Ansimé.

Le XXI<sup>e</sup> siècle fit tout à coup irruption !

- Mesdames et messieurs, le manoir va bientôt fermer ses portes, et je ne saurais trop vous conseiller d'aller voir, dans les dépendances, l'exposition de BAP, cela vaut le détour. Merci de votre visite et pour ne pas déroger à la tradition, je me permets de vous de vous dire: « n'oubliez pas le guide s'il vous plait ».

Ayant rejoint la réalité, elle descend lentement de ses rêves et du premier étage. Laisant sa main trainer contre les murs rugueux, frôlés, certainement par celle de Charles de Couesme et peut-être même, celle, de François 1<sup>er</sup>.

Elle arrive dans une sorte de hangar. Elle regarde, stupéfaite.

D'abord des lueurs bleues jouant avec la lumière tamisée. Ses yeux s'habituent, des formes émergent... Echines de chevaux en suspension dans l'espace, découpées au dessus de la queue et au raz du cou. La couleur lunaire rappelle par endroit le bleu azur du lion sur le blason des Couesme. Elle croit entendre le bruit des chevaux galopant au loin vers l'Italie. Ayant laissé derrière eux l'empreinte exacte de leur dos. Trace d'une métamorphose. Comme ces peaux de serpent argentées, abandonnées sur les chemins d'été, conservent la forme parfaite du reptile. Les chevaux ont mue. Ont abandonné une mémoire immobile qui raisonne encore de la force du mouvement. Une enveloppe calme, une âme.

Subjugée par la création artistique. Elle frôle un autre monde.

Plus loin.

Les ardoises, les monotypes, beau travail de la mise à plat d'une architecture, ombres portées qui glissent sous son regard. Son esprit est ailleurs.

Frédéric est là au portillon en bois, il comprend. Quelque chose de fort vient de se passer. Il ne dit rien, lui prend le dessous du bras, et l'emmène doucement.

## *Nadia - Exil - suivi de Nuit fantasmagorique*

### ***Exil***

Nous avons connu  
Les parfums, la douceur  
La forêt, les oiseaux,  
La nature tranquille  
Dans la sérénité des îles  
Vécu avec la terre une idylle  
Loin de l'idée même d'enfer  
Le silence est amer  
On s'habitue hélas au désert  
A l'agonie de la mer  
Personne n'en pleure  
Tant pis pour les fleurs  
Tant pis pour les abeilles ?

### ***Nuit fantasmagorique***

Mais, l'Artiste dans sa pensée concentrée lâche des chevaux d'un bleu intense, sous un ciel pareil en fraîcheur, les agapanthes et hortensias, sous la lune à demi nue qui jette sur les destriers son voile de favorite.

L'imaginaire alors enfourche les bêtes éthérées, libérant leur crinière sensuelle dans le vent, l'envol de leur longue chevelure frôlant les ardoises grises irisées. Des fenêtres à meneaux on les voit, jeter leur ombre frémissante sur le chemin jonché de feuilles en reflets brisés et scintillants de miroir sur la mare aux nymphéas, se mouvoir dans la verdure, s'envoler vers la forêt, naseaux au vent, et le contraste est saisissant. Les chevaux nous happent effacent nos soucis. Leurs têtes se désolidarisent des sabots qui eux s'impriment dans la nuit. Les montures volent au dessus du Manoir, sa structure solide et minérale, sur les plaines nous entraînent loin en voyage poétique. On les chevauche en amazone dans le cadre d'un lieu historique la féerie envahit, l'espace. Ils s'emballent au récit d'héroïnes, de princes cavaliers prêts à nous enlever tirés par le bras. Toutes histoires et idylles y sont alors possibles. L'ART, de toutes pièces émerge par la main de l'homme, qui transpose ses visions en jardins



extraordinaires. Sa créativité, décolle, devient magie à l'aide de tubes de couleurs, de formes qu'il tord, avec tous moyens et artifices dont il dispose, n'a plus de limites. Il dessine, crayonne, refaçonne, métamorphose, transforme la vie et ses rêves avec la puissance et la force de ses pensées intimes les plus profondes. Lui qui sue dans sa chemise en proie à des obsessions, il les allège les transforme, idéalise. Il voit avec intensité la beauté ou la laideur du monde ; les impressions que nous ressentons tous, sans savoir, les exprimer. En peu de mots, lui il sait. Il l'écrit, en poésies en prose, dans les mouvements de la mer et du gazouillis du vent. Son concept, son idée nous touchent font mouche. L'art réécrit la musique des éléments, et le chant des oiseaux, dans des partitions inégalées entre l'irréel et la vérité crue, comme celles des grands compositeurs, BEETHOVEN scande la course, pour amalgamer en symphonies grandioses à l'aide d'instruments, les saxophones les contrebasses, les violons dont il devient l'amoureux. Il joue en virtuose imitant la nature ou la dénaturant. L'artiste, interroge, bouleverse nos sens endormis, amplifie nos sentiments, montre du doigt, initie. Puis il s'éloigne de la réalité qu'il a imitée, pour sublimer réinterpréter ses visions en bleu ou rose, fantaisies en feu d'artifice dans des chefs d'œuvres, témoignages d'un temps, d'une époque mais indémodables. Dans une fulgurance, ce médium capte l'instant par intuition, inspiration, il transcende ce que la nature a mis des milliers d'années à façonner, c'est à dire la nature sacrée, telle que l'aurait faite un DIEU... lui, le créateur original, a montré le chemin au Maître qui fait un lustre campanule, une girafe rouge en papier mâché, pointillée de bleu sur échasses. Mieux qu'un discours, chavirés, nous comprenons que les deux créations se relient quand l'homme créatif animé d'une pensée brûlante, fait communiquer sa vision aux autres en vases communicants il possède en lui l'étincelle divine qui les connecte ensemble. Tous les artistes se font face interdépendants et indépendants pour accoupler leur savoir-faire, ballets, films, où la musique intensifie l'émotion des images, les paroles de chansons portées par un rythme... et le jardinier lui aussi entre dans la danse, n'est plus un artisan il est lui même l'instrument de la sublimation des plantes et des fleurs des volumes et couleurs les parfums dans un agencement ravissant, selon une sensibilité personnelle, tel le sculpteur qui modèle, soude, fait surgir des formes en trois dimensions jaillissantes, surprenantes venant de nulle part ou d'ailleurs. Il crée les pleins et les vides propices à l'interrogation. Les œuvres individuelles font partie d'un ensemble, s'associent. Elles apportent toute une concordance, en osmose avec la vie d'un lieu, les sons, son aura, pour que l'énergie s'en dégage, une respiration, la vie. Les étoiles en tombent, dans nos mains pleines d'un bonheur inattendu. Avec le plasticien, le sculpteur BAP on s'envole sur des chevaux bleus dans des pays de songes, des jours en apesanteur, de nuits fantasmagoriques où s'ouvrent mystérieuses des portes de couleur, dont lui seul a le secret.

Il use de métaphores, se distancie de la réalité mais reste tout contre, conjuguant les nécessités avec une dimension ajoutée, il cristallise.

## *Riwka - Avant-Pendant-Après*

Ancinnes, la famille nombreuse et ses ramifications plus ou moins proches, les cancans, les rumeurs, les regards, Sylvain les avait fuis sans se retourner sitôt la dernière épreuve du bac passée. Direction Paris ! Il ne doutait pas un instant que son départ ferait jaser au village.

Qu'auraient-ils dit s'ils avaient eu connaissance du véritable motif de sa fuite?

Les privations, les échecs, les difficultés ne lui faisaient pas peur. Il avait un but - réussir à vivre de sa passion pour la photo - et, pour l'atteindre, il était prêt à accepter tous les sacrifices et n'importe quel petit boulot pour survivre en attendant.

Petit à petit, après dix ans de batailles acharnées, d'études aux Beaux-arts de Paris et d'ailleurs, de rencontres avec des artistes, des galeristes, des professionnels, des amateurs plus ou moins avertis, des reporters, des journalistes, après des centaines de milliers de clichés, son travail avait fini par être accepté, apprécié.

Aujourd'hui ses photos étaient considérées comme des œuvres d'art et tous les connaisseurs se les arrachaient.

Au village personne n'en savait rien.

Personne n'avait eu vent des nombreux reportages photos qu'il avait réalisés.

Personne ne savait qu'il était le photographe demandé par les créateurs internationaux, le tout Hollywood et même par certains hommes politiques.

Personne ne savait rien non plus du succès qu'avait remporté à New York sa dernière exposition dénommée « Cheval ». Une de ses plus belles photos, prise en Mongolie, au lever d'un jour brumeux, la course échevelée d'un troupeau de petits chevaux sauvages qui paraissaient voler au-dessus de la campagne dans une lumière bleue irréelle, avait atteint le prix extravagant de 385 000 dollars.

Personne ne savait rien de lui au village. Pas même ses parents, son frère ou ses sœurs. Il ne se confiait jamais. Peu lui importait de passer pour un original, une sorte de fou oisif qui passait son temps à arpenter la campagne harnaché de matériel-photo.

Quelle mouche l'avait donc piqué pour qu'il décide de s'installer de nouveau à Ancinnes ? Une impulsion ? Un coup de tête ? L'annonce de la réhabilitation du manoir de Couesme ? La mort subite de François son frère aîné ? La vieillesse qui guettait ses parents ? La nécessité d'un retour aux sources ? La quarantaine ? Un besoin de vérité, d'authenticité ? L'envie de faire une pause ?

La réalité se tissait sans doute de toutes ces raisons et de bien d'autres encore.

La maison de l'ancien maire, à l'orée de la forêt de Perseigne terrain de jeux préféré de générations de garnements, était à vendre, il signa le compromis de vente en un quart d'heure. L'alibi qu'il se donna à lui-même valait aussi pour les Ancinnois : la restauration du

manoir de Couesme lui offrait l'opportunité passionnante d'un reportage sur le thème « avant-pendant-après ».

Le manoir de Couesme n'était qu'une grosse bâtisse de pierre, utilisée essentiellement comme remise à foin, grenier à fruits, réserve à grains et garage pour matériel agricole. Pépé Emile, c'est ainsi qu'à présent on appelait son père au village et cette dénomination déplaçait fort à Sylvain, l'avait connu tout pareil du temps où lui-même n'était qu'un gamin turbulent.

Le « manoir », bâti à la Renaissance, était resté possession de la famille de Couesme jusqu'au 17<sup>e</sup> siècle, date de l'extinction de cette très riche et puissante famille vaguement apparentée à la famille royale. Ensuite, le manoir plus ou moins abandonné avait été utilisé comme bâtiment agricole jusqu'en ce début de 21<sup>e</sup> siècle où classé monument historique, il allait être réhabilité dans toute sa splendeur passée.

Des photos du manoir « avant », Sylvain en avait prises des centaines, il les conservait dans ses archives.

Au vu de sa notoriété, la préfecture délivra sans difficulté, à Sylvain, une autorisation permanente de pénétrer sur le chantier pour y prendre des photos « pendant » les travaux. L'autorisation spécifiait simplement : « port du casque obligatoire ».

Sylvain accepta le principe d'une exposition de ses photos pour l'inauguration « après » l'achèvement des travaux.

La restauration suivait un cahier des charges très précis pour rester au plus près des matériaux et du savoir-faire de l'époque de la construction, mettre en valeur les éléments architecturaux particuliers, rendre le bâtiment habitable, augmenter la surface exploitable, redessiner et planter les jardins en rosiers et plantes anciennes tout en conservant à la plus grande partie des cinq hectares de terrains attenants leur vocation agricole.

Au bout de quelques jours sur le chantier, Sylvain se fondit dans le paysage. Personne ne lui prêta plus la moindre attention le laissant libre de multiplier à l'envie les clichés à chaque instant, sous tous les cieux, par tous les temps, dans la lumière du jour ou dans la nuit sans lune.

Quand il ne piétinait pas sur le chantier, Sylvain vivait en ermite, ne rendait visite qu'à ses parents chez lesquels il croisa par deux ou trois fois ses deux sœurs aînées. Il évitait le monde, répondait par monosyllabes à ceux qui se risquaient à lui adresser la parole, travaillait sans compter dans la buanderie aveuglée transformée en labo. Personne n'imaginait le temps, l'implication, la concentration, indispensables à la transformation d'un cliché en une œuvre d'art unique et personnelle.

La première phase des travaux s'acheva comme prévu en juin 2007. A présent le manoir était connecté au réseau d'eau et d'électricité et l'ensemble du rez-de-chaussée était rendu habitable par la réalisation du gros œuvre et la restauration des éléments d'époque, tels les cheminées, les portes et fenêtres, les huisseries, les enduits, les plafonds et les sols. La seconde tranche des travaux concernant le clos du manoir, toitures, charpentes, maçonneries, était prévue pour démarrer à la fin de l'année.

Le soir de la St-Jean, alors qu'Ancinnes bruissait des flonflons de la fête, Sylvain informa ses parents de son intention de partir quelques mois. Le continent australien l'appelait. Une galerie de Sidney l'avait contacté. Sauf imprévu, il sera de retour vers la fin novembre ou le début décembre.

Le lendemain un coup de sonnette énergique le réveilla en sursaut. Il s'était assoupi assis à son bureau, devant son ordinateur resté allumé. Le temps qu'il rassemble un peu ses idées, l'importun récidiva. De la main, Sylvain tenta de remettre de l'ordre dans ses cheveux, tira sur son t-shirt comme pour le défroisser et, tout en baillant, traina les pieds jusqu'à l'entrée.

Une silhouette se profilait derrière la vitre dépolie de la porte.

Sylvain tourna le verrou et se trouva face à... Marinette, la veuve de son frère François.

Il ne l'avait pas revue depuis plus de 20ans. Les quelques kilos qu'elle avait pris lui allaient bien. Elle était toujours aussi belle. Elle portait un jean et un chemisier blanc transparent. Sylvain se troubla en apercevant l'ombre de son soutien-gorge sous le fin coton. Ses boucles soyeuses brillaient dans le soleil. Des pendants d'oreilles en œil de tigre encadraient l'ovale de son visage. Elle était magnifique. Sottement, il calcula son âge. Elle avait toujours neuf ans de plus que lui.

Mis à part la maitresse d'école, elle avait été son premier amour.

Et sa première amante.

Une seule fois.

Un après-midi mémorable du mois de mai.

Il ne l'avait plus jamais revue.

Quelques semaines plus tard, sans attendre les résultats du bac, il s'était enfui à Paris, éperdu de honte.

Aucune femme n'avait jamais remplacé dans son cœur la femme de son frère.

- Bonjour Sylvain, je me suis dit que je ne pouvais pas te laisser repartir sans t'avoir revu.

Sylvain resta muet. Elle était déjà comme ça à 20 ans, libre, audacieuse, se moquant de susciter ragots et commérages.

- Tu ne m'invites pas à entrer, demanda-t-elle, j'ai envie de parler avec toi... du passé... et aussi de l'avenir... nous n'avons plus le temps d'attendre, nous ne sommes plus des enfants.

L'incrédulité bataillait contre le jaillissement du bonheur. Sylvain se racla la gorge.

- Si, bien sûr, entre... tu veux un café ?

## *Roseline - Vision de chevaux bleus*

Le Château de Couesme, le 23 mars 1929

Carol, mon aimé,

Je n'ai pu te voir, ami si cher, que devant tous, sans la moindre intimité, mais sans regret non plus, car je sais ta façon d'être et je comprends que tu ne peux changer pour moi, tes codes de vie.

La nuit s'est faite totale, sans la moindre étoile et le vent non plus ne jouait pas avec les arbres. L'immense salle où tu recevais s'éclairait merveilleusement, et tu riais comme tu le faisais en Roumanie.

Quelle bande de rufians, tous ces notables, maire, adjoints, membres du conseil municipal et ceux qui, malheureux de ne pas être du nombre des élus, se montraient néanmoins, les riches, les quelques nobles d'antique extraction ou de nouvelle génération, tous étaient là, attendant la grande dévastation. Car tous imaginent que si tu vis souvent au manoir de Couesme, c'est que tu as décidé d'acheter cet ouvrage. Il est si beau avec sa toiture bombée, comme celle des châteaux anglais ! Tu as si longtemps rêvé sous ces fenêtres à meneaux, sous cette merveilleuse charpente et tu as si bien su organiser l'espace !

Il faudrait lui offrir, à ce manoir, une merveilleuse exposition de peinture, je ne sais pas moi, je pense à des chevaux bleus... pourquoi bleus ? Et pourquoi pas ? Imagine, dans cette salle immense le jeu des lumières et des couleurs. Ce serait certainement à faire, tu ne penses pas ? Vois, à Montmartre, si tu ne trouves pas un peintre tenté par l'espace et la beauté des pierres... peut-être un jour... tu ne crois pas ? Mais pense à ces ouvertures dans la toiture qui créeraient une lumière presque naturelle, même si elle vient de très haut... Je m'ennuie un peu à Couesme, car je n'y trouve pas le même intérêt qu'à Paris ou Monaco. Et pourtant j'adore les longues promenades en campagne, avec toi ou à défaut, avec Sévère, ou bien seule. Le chien t'attend lui aussi et te demande à moi, sans cesse.

J'admire que tu n'aies jamais évoqué les problèmes immenses que te coûtent ton exil volontaire et ces mariages que tu as su imposer, pour si peu de temps, heureusement pour nous, à ta royale famille. Ici, personne ne veut savoir si tu as les moyens de payer tout ce faste que tu proposes ou acceptes. Personne, non plus, ne veut savoir que peut-être un jour, tu retourneras en Roumanie... Ne dis pas non, Carol, mon prince, je sais bien, et tu le sais encore mieux que moi, que Michel n'est pas forcément celui qui devrait diriger la Roumanie, d'abord parce qu'il est très jeune, et que le régent fait ce qu'il veut, mais surtout, parce qu'il

n'a pas ton intelligence du pouvoir, ni sans doute l'éducation multi nationale qu'on t'a donnée.

Cette soirée, cependant, m'a apporté des rumeurs qui me paraissent importantes. J'ai entendu le comte de\*\* parler de l'Amérique et en dire des choses graves. Il paraît qu'en 1903, le nombre de constructeurs automobiles était de 181 et qu'il n'est plus de nos jours que de 44. C'est effrayant, car il ajoute que les salaires n'ont augmenté que de 7% et les dividendes de ... 65% ! En outre, il a vu en se déplaçant un peu partout en Amérique, une misère considérable dans la population noire, parmi les personnes âgées et chez les fermiers du sud. Il y a des problèmes partout et des excès dans les relations entre les Noirs et les Blancs.

M. Meister, cet Allemand si cultivé, lui a alors répondu, par des arguments aussi désastreux et plus dangereux, que l'Allemagne était dans une situation aussi grave, mais qu'elle s'efforçait d'y répondre par la montée du national socialisme, tel que le propose ce peintre inconnu, Hitler. M. Meister dit que l'Allemagne n'ayant pas de colonies, ressentant vivement les contraintes des vainqueurs de la dernière guerre et leur « protectionnisme », il lui faut diminuer la puissance de la classe ouvrière, et pour cela abaisser de façon draconienne les salaires et les allocations de chômage. Il explique aussi que l'Allemagne a besoin d'élargir son empire et que nul, ni la France, ni le Royaume-Uni ne lui a interdit de fabriquer armes et avions. Il affirme aussi qu'il n'y a plus de parti révolutionnaire dans ce pays, que tous les bourgeois sont à la solde du parti national-socialiste et qu'on risque bientôt de tous dépendre de cette reprise des forces bourgeoises, à travers ce parti, ici, en France, comme en Roumanie. Et il dit que d'ici peu, l'Allemagne ne supportera plus le fardeau qu'on lui impose, que la SA (les sections d'assaut) devient chaque jour plus arrogante, qu'on se bat dans les rues entre Allemands et Juifs même ceux qui sont Allemands depuis longtemps. C'est horrible. Que se passe-t-il dans notre Roumanie ? Il précise que beaucoup d'Allemands et de Juifs allemands viennent en France, en exil en quelque sorte.

Je ne crois pas qu'il ait tort, hélas ! C'est un homme qui ne parle pas à la légère, et je crois que ma présence l'a poussé à dire ces choses afin que tu en sois informé. Cela m'inquiète pour toi et ta famille. Si on ne peut considérer la révolution russe comme l'avènement de la classe ouvrière au pouvoir, on ne peut non plus admettre en Allemagne, les meurtres dont tout le monde parle à Paris. Les industriels, les commerçants, même les fonctionnaires semblent prêts à reconnaître un protecteur dans Hindenburg qui présente Hitler.

La France, pour le moment, échappe aussi bien au mythe qui se crée en Allemagne qu'aux poussées revendicatives ou industrielles de l'Amérique. Pour combien de temps ? J'espère surtout qu'on ne verra pas le pays se battre contre lui-même, comme le font les Allemands.

Dans les dires de ces hommes qui savent que nous parlons leur langue et qui prononcent ces paroles ouvertement devant moi, il y a comme un avertissement. J'ai remarqué souvent qu'ils me « chargent » de te rapporter ces propos qu'ils ne peuvent prononcer devant toi, seul, et qu'ils ne veulent pas confier à « ta cour ».

Carol, cette soirée a été pour moi, unique. Je m'en souviendrai longtemps. D'un côté, ces paroles sombres et difficiles à reproduire, de l'autre, la salle où l'on se parait, où l'on caquettait sans vouloir changer le monde...

J'ai parcouru la pièce, amorçant une conversation calme : « Madame, quel collier somptueux vous portez » ou encore : « Cette robe, madame, vous va à ravir ». Mais parfois, je jouais la naïveté : « Le vert est difficile à porter quand on n'est pas rousse ! C'est certainement pour cela que vous avez changé la couleur de vos cheveux ? » Tu imagines la fureur de la dame !!

Je promenais mon désœuvrement, n'osant pas trop rester auprès de toi de crainte qu'on m'accuse de t'accaparer. Point trop loin de ton âme cependant. Et voici que derrière moi, j'entendis : « sa putain ! » Mon sang ne fit qu'un tour ! ne t'indigne pas tout de suite, Carol bien aimé. Ecoute la suite.

Je ne bronchai pas sous l'épithète et souris à un officier qui, me regardait et certainement avait entendu comme moi. Nous bavardâmes quelques instants ensemble. Je me déplaçai, en parlant, de façon à avoir devant moi la femme qui s'était permis une telle grossièreté. Puis, après quelques paroles agréables au jeune homme et toujours le sourire aux lèvres, je me dirigeai vers les trois robes, rouge, jaune et bleue, qui entouraient un quelconque dandy, tout droit sorti des rêves d'Oscar Wilde. Me voyant approcher, il osa me parler simplement. Je répondis de même et lui envoyai quelques questions :

« Comment appelez-vous ces jeunes femmes qui posent nues devant les peintres au quartier latin ou à Montmartre ?

– Oh ! Ce sont souvent des modèles qui se font payer et s'ennuient pendant les tours de pose.

– Toutes sont des « modèles » ?

– Non, bien sûr, certaines sont avec les peintres, vivent avec lui.

– Et vous les appelez ?

- Des catins ! Pardonnez-moi ! Souvent elles sont amoureuses de leur peintre ou de leur sculpteur et ne méritent pas cette épithète.

– Je vois et « putain » ? A qui le réservez-vous ? »

Là, je vis la femme en rouge qui essayait de partir. Me tournant vers elle, j'ajoutai :

«S'agit-il d'un terme incorrect, impoli ? » Elle n'osait répondre et le dandy qui avait sans doute compris, me rétorqua, en riant :

- Madame, on ne peut se permettre ce langage quand on est l'amie du roi Carol. C'est en effet un terme outrageant et que nul ne prononce, sans vouloir avilir une personne.

– Si ce terme est outrageant, la personne qui le prononce se rend elle-même sujette de cet outrage, non ?

– Tout à fait !vous avez une excellente compréhension de notre langue.

– C'est valable pour toutes les langues me semble-t-il. Vous ne croyez pas ?

– Oui, bien sûr... » dit-il en riant toujours, un peu gêné, cependant.

Je me dégageai du groupe en souriant à la femme en rouge qui ne savait plus comment se tenir.

Voilà, mon Carol, les énormes idioties que profèrent les habitants de ce village. Evidemment je n'ai jamais entendu ce son de cloche à Paris, ni à Monte Carlo. Mais je pense qu'il serait intéressant de voir ces gens devant mes rêves de chevaux bleus. Pourraient-ils penser qu'une pauvre roturière roumaine puisse avoir des souhaits aussi romanesques ? Qu'en penses-tu, toi qui devines si bien mes rêves... ?

Aujourd'hui, j'ai encore rencontré ton ami le comte de \*\* qui m'a amusée en m'interrogeant sur la cour princière dont il sait fort bien que je n'ai jamais fait partie. Je lui ai donné des récits si abracadabrants qu'il en a ri lorsqu'il a compris que je me moquais de lui...

C'est ainsi que je vois le monde qui t'entoure et avec lequel tu entres en relations intéressantes, depuis déjà quatre ans : des êtres capables d'accepter les remarques liées ou non à leur façon de vivre et prêts à rire d'eux-mêmes si cela leur permet de se regarder de plus loin, de ne pas être en conflit avec eux-mêmes. Ton ami, le comte parle souvent de ton retour au trône. J'ai peur de cette idée qui a pourtant des chances de se réaliser... Que deviendrait notre couple ?

J'attends une longue missive de ta main, mon tendre aimé. Sois bien attentif à toi, ne te laisse pas distraire par ces marques de bonté qui ne sont que signes de faiblesse. Ne reste pas trop longtemps à Nice et reviens vite à Couesme. Je t'y attends avec impatience.



Je caresse ton cou que j'aime tant et te dis, à demain. Pense à moi avant de t'endormir... Rêve de chevaux bleus...

Magda Elena

PS : Sidonie a la jambe dans le plâtre, et renâcle tant qu'elle peut : tu imagines que ce n'est pas facile de fournir un quelconque travail avec cette entrave !! Mais on rit bien de ses efforts devant Sévère qui vient la caresser et l'appeler pour jouer... On ne peut faire comprendre à un chien que la jambe doit être respectée, alors qu'il s'y frottait tout le temps, avant l'accident de notre bonne. Mais la jeune Mélanie remplace bien Sidonie et a aussi les faveurs de Sévère.